

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. IV.

Montréal (Bas-Canada), 1er Octobre 1862.

No. 19.

SOMMAIRE.—Chronique de la Quinzaine.—Des Petits Collèges.—Cercle Littéraire.—A propos d'un Cantique—E. G.—XIVe Etude Littéraire: *Chateaubriand et la Critique*; (2e partie.)—Feuilleton: *Un projet d'avenir*, (suite)—Un peu de tout.—Musique: *Je me voyais au milieu de ma course*.—Paroles de J. B. Rousseau—Harmonisé par M. Ernest Gagnon, de Québec.—Variétés.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Montréal, 1er Octobre 1862.

Pendant que les nouvelles politiques sommeillent de l'autre côté comme de ce côté de l'Atlantique, jetons un coup d'œil sur un champ plus paisible, mais non moins intéressant.

L'Union Catholique est entrée avec la nou-

velle année dans une ère de prospérité et d'activité qui fait honneur à cette jeune société religieuse et littéraire. Chaque dimanche, des entretiens philosophiques, littéraires ou bibliographiques rendent les réunions extrêmement profitables et intéressantes. La bibliothèque y est un prodige de succès: de généreux citoyens, comprenant la vitale importance de donner à la jeunesse les moyens de s'instruire en se moralisant, sont venus au secours du R. P. Michel; le choix des livres a été fait avec une grande sagacité et une rare intelligence des besoins intellectuels des associés; et aujourd'hui plus d'un millier de volumes de philosophie, d'histoire, de morale, de religion,

d'économie politique, de droit et de littérature s'offrent à l'étude et aux recherches des membres studieux.

Il ne manque à présent à la jeunesse de Montréal qu'une maison où elle puisse en tout temps de la journée se réunir en cercle intime pour causer, se récréer, lire les journaux, les revues et, au besoin, étudier.

Le Cercle Littéraire qui, à son début devait offrir une partie de ces avantages n'a pu encore réaliser les espérances de ses ardents fondateurs et soutiens : espérons qu'on y arrivera dans l'une ou l'autre de ces sociétés. Cependant, différer, c'est venir quelque fois trop tard.

A l'une des premières réunions du Cercle Littéraire, recruté exclusivement parmi les jeunes gens lettrés, le Président a lu au Rév. Supérieur de St. Sulpice, patron et directeur-né, un exposé des travaux et de l'état actuel des membres. *L'Echo* publie aujourd'hui cette courte improvisation.

Voici dans quelle série d'études, le Cercle entre cette année ; la discussion de samedi dernier (27 septembre) portait ce qui suit :

“ L'économie politique, depuis sa découverte, a-t-elle fait plus de mal que de bien à la société ? ”

Celle de samedi, 11 octobre, est formulée ainsi : — “ La science et l'étude de l'économie politique sont-elles indispensables dans l'état actuel de la société ? ”

S'entourant des travaux de MM. Rossi, Perrin, Prévot de Jones, Walras et de quelques autres savants, les membres vont parcourir une série de questions où il importe souverainement d'avoir des principes sûrs, une direction sage, des résumés et des analyses consciencieuses. Le rôle de l'économie politique, au moins d'une certaine école des économistes, comparé à celui du christianisme sera la source de féconds et brillants rapprochements. La discussion de samedi dernier a été très-animée, et le Cercle a pu, dans les paroles de son savant et zélé directeur, M. l'abbé Desmazures, et dans les observations générales du Président, entrevoir quelle précieuse mine d'études il allait s'ouvrir et exploiter.

Il est à regretter que le Cercle Littéraire n'ait pas une bibliothèque spéciale à sa disposition, et une salle où les membres pussent aller étudier leurs questions d'avance et avoir les autorités sous la main.

L'Institut Canadien-Français a présenté peu d'intérêt dans ses réunions du jeudi depuis la reprise des séances. Cela tient probablement au peu d'intérêt que la politique du jour offre aux discutants. Dans quelques semaines, on ne désespère pas y voir se renouveler ces séances nombreuses, agitées, émues, qui passionnent les jeunes orateurs et leur fait se révéler au public.

Signalons en terminant cette chronique la publication d'une notice biographique du Chevalier Farlardeau, écrite à Québec par un charmant auteur qui se cache sous le pseudonyme de Eugène de Rives. Cette publication est la première d'une série de contemporains qui promet d'être intéressante. Quoique nous n'aimions guère ces sortes de travaux, où le plus souvent l'éloge et le blâme sont à deux pas de la flatterie et du scandale ; cependant, faits d'une certaine manière et dans un but louable, ces petits livres à couverture jaune ne sont pas dépourvus d'un certain mérite. Puisse M. Eugène de Rives éviter les défauts du célèbre Eugène de Mirecourt, et soigner ses autres publications comme celle que nous avons achetée chez Rolland et Fils et que nous avons parcourue avec plaisir.

L'exécution typographique de l'ouvrage et le portrait du Chevalier sont excellents.

La bibliographie européenne nous apporte deux appréciations de livres qui ne sont pas dépourvues de vérité, la dernière surtout. La première, suivant nous, est trop défavorable au livre de M. E. de Mirecourt : nous mettons le lecteur sur ses gardes.

A propos de l'exposition internationale de Londres, les feuilletonistes et les chroniqueurs ont publié sur les institutions, les usages, les mœurs, le mouvement industriel, la physionomie artistique de l'Angleterre une foule d'esquisses, d'aperçus, d'observations. Ces messieurs ont déployé une verve inépuisable. Leurs récits se distinguent par la vivacité du trait, l'originalité de la forme, un esprit étincelant, une variété pleine de charme, il ne manque à leurs appréciations qu'un peu d'impartialité. Nous autres Français, nous avons un grave reproche à nous faire. Notre jugement, presque toujours si net et si ferme, fait généralement fausse route quand nous parlons des Anglais. Légarés par des préventions fâcheuses et des préjugés séculaires que condamne la raison, nous sommes beaucoup trop disposés à nier leur mérite et à exagérer leurs défauts. En un mot, nous ne savons pas être justes. Nous découvrons fort bien dans l'œil du voisin, mais nous ne voyons pas la poutre qui est dans notre œil.

Si l'anglomanie n'a pas le sens commun, l'anglophobie n'est pas moins déraisonnable. Entre la France et la

Grande-Bretagne il existe sans contredit des dissemblances marquées, des contrastes saillants. Mais parce que deux nations diffèrent sous le rapport des idées, du caractère et du tempérament, est-ce une raison pour qu'elles se dénigrent et se vilipendent? Ne voit-on pas chaque jour des gens qui ne se ressemblent pas du tout s'estimer et se rendre justice?

Ces réflexions nous sont inspirées par la lecture d'un livre très curieux, que M. Eugène de Mirecourt vient de publier sous ce titre : *Nos voisins les Anglais*. M. de Mirecourt a observé de près et longtemps étudié les mœurs britanniques. Son ouvrage renferme une foule de détails intéressants et de documents inédits. Mais il nous permettra de lui parler avec une entière franchise; à beaucoup d'égards, la prévention a faussé son jugement. Ses remarques portent un cachet d'exagération qui indique des idées préconçues, un système arrêté, un parti pris. Au lieu d'une appréciation imparfaite et vraie, M. de Mirecourt a écrit un pamphlet contre l'Angleterre.

On en jugera par les extraits suivants :

« L'Angleterre est-elle une nation? Je veux dire une nation qui offre quelque analogie d'allures et quelque ressemblance avec la nôtre, une nation véritable, prompte dans son initiative, généreuse dans ses élans, qui dégagé le sens moral quand il lui plaît de le faire, des entraves du matérialisme, et donne un libre essor aux belles facultés de notre nature, une nation enfin où les lettres, les arts, le génie rayonnent à l'aise devant un peuple sans bandeau, où la gaieté ne soit pas une grimace, la politesse une feinte, la franchise un calcul, et le courage un mensonge. A ce portrait, reconnaissez-vous l'Angleterre? Assurément non. Prenez le contre-pied absolu de chaque phrase, crayonnez tout au rebours, et vous aurez quelque chance d'écrire une histoire véridique ou de faire un croquis ressemblant au modèle.

« La Grande-Bretagne, continue M. de Mirecourt, n'a plus aucun des sentiments qui élèvent un peuple. C'est une foule de marchands avides, relégués derrière un comptoir, assis sur une sacoche, indifférents à tout ce qui n'est pas lucre, n'estimant que le bifteck et ne recherchant que ce qui le procure. C'est une boutique le matin, le soir c'est une cuisine. »

M. de Mirecourt poursuit en ces termes son virulent réquisitoire :

« Dshéritée du côté du cœur, l'Angleterre prend sans doute une revanche éclatante du côté de l'esprit? Hélas! j'ai tort, peut-être, mais ce n'est pas mon opinion. Si, chez nos voisins, l'esprit se cache, il se cache trop; sa modestie lui est préjudiciable, car je me suis livré aux plus scrupuleuses perquisitions sans le découvrir. Je n'ai pas été plus heureux que si j'avais cherché un rayon dans les ténèbres, une étoile au fond d'une cave, une perle sur les bords de la Tamise. »

Les lignes que nous venons de reproduire portent l'empreinte d'une évidente exagération. Rien n'est plus facile que de lancer des diatribes et des sarcasmes. Si un écrivain anglais voulait user de représailles et suivre M. Eugène de Mirecourt sur le terrain où il s'est placé, il trouverait peut-être le moyen d'écrire contre la nation française un pamphlet aussi incisif et aussi mordant.

Les gros mots ne prouvent rien, et nous sommes vraiment surpris qu'une vérité aussi élémentaire ait échappé à un esprit aussi judicieux, aussi perspicace que M. de Mirecourt.

A l'en croire, l'Angleterre n'est qu'un peuple de marchands. Le fait est qu'elle joue, dans la sphère des intérêts matériels, un rôle considérable, immense. Elle s'est consacrée avec une énergie, une persévérance et un bonheur inouïs à l'extension du commerce de l'industrie et de l'agriculture. Elle a fondé de brillantes colonies, ouvert à son activité féconde de larges débouchés, et concouru puissamment à l'exploitation et à l'embellissement du globe. La Providence semble lui avoir donné pour mission spéciale d'éveiller partout le génie industriel. M. de Mirecourt a tort de protester contre cette tendance éminemment civilisatrice. (1) Si les peuples ne vivent pas seulement de pain, il est incontestable que le pain est pour eux de première nécessité. Par le développement qu'elle a donné à la production et à l'esprit d'entreprise, l'Angleterre a fait prodigieusement pour le progrès de l'humanité.

Est-ce à dire que cette tendance l'ait détournée d'aspirations plus hautes et plus généreuses? Ne serait-elle réellement, comme l'affirme M. de Mirecourt, qu'un peuple de spéculateurs avides, agenouillés devant le veau d'or et voués au culte exclusif des intérêts matériels? Est-il vrai que dans le domaine moral, elle manque absolument de cœur et d'initiative? A cet égard, l'opinion de M. de Mirecourt est au moins bien hasardée, bien téméraire. Un seul fait suffit pour le prouver : l'Angleterre avait depuis longtemps affranchi les esclaves de ses colonies, que nous en étions encore à de stériles déclamations contre l'esclavage. Elle avait fait de la philanthropie en action et nous faisons toujours de la rhétorique sentimentale. Est-ce clair?

Quand M. de Mirecourt nous représente l'Angleterre déshéritée des dons de l'esprit, de l'intelligence, du génie, il soutient un paradoxe singulier dont la réfutation est vraiment trop facile. Une nation qui possède des poètes comme Milton, Shakespeare, Byron, Dryden, T. Moore, des savants et des penseurs comme Newton, Locke, Bacon; des historiens comme Hume, Robertson; des orateurs parlementaires tels que Charton, Pitt, Fox, Burke, Sheridan; des romanciers de la trempe de Walter Scott, de Bulter, de Dickens, une pareille nation occupe évidemment dans le monde intellectuel une place éminente; et il faut être bien égaré par les préventions, il faut fermer volontairement les yeux à la lumière pour venir dire que chez nos voisins d'outre-Manche, l'esprit et le génie se cachent si bien, qu'ils sont invisibles et insaisissables. C'est là de l'ironie du plus mauvais goût.

Ce peuple, à qui M. Eugène de Mirecourt refuse l'intelligence et le sentiment du beau, a révélé dans le domaine des arts des facultés puissantes. Il compte une pléiade de peintres d'un rare mérite, d'une grande originalité, qui ont fait école et dont les œuvres sont partout admirées.

Notre tâche serait longue si nous voulions constater ici la part considérable que l'Angleterre a prise aux progrès des sciences. Il nous suffira de constater un fait : c'est à la Grande-Bretagne qu'appartient l'initiative de l'application de la vapeur. Watt et Fulton — deux Anglais — ont doté le monde de cette magnifique découverte, qui a déjà modifié si profondément les conditions de l'ordre social et qui est en train de développer sur

(1) Suivant nous c'est précisément en quoi M. de Mirecourt a raison. L'Angleterre matérialise tout en voulant protestantiser tout. Est-ce là de la vraie civilisation? — NOTE ÉDIT.

tous les points du globe les éléments d'une nouvelle vie.

Ce peuple, que M. de Mirecourt accuse d'un profond dédain pour les choses de l'intelligence, possède plus qu'aucune autre nation des établissements et des associations qui ont pour but l'avancement la progression des sciences. On y trouve des journaux et des écrits périodiques qui comptent jusqu'à cinquante et soixante mille souscripteurs. Les chiffres officiels sont là; ils témoignent que la nation britannique n'est indifférente à aucune branche des connaissances humaines. Que M. de Mirecourt se donne la peine d'examiner les faits; cet examen lui fera sentir la nécessité d'apporter de nombreuses modifications à son livre.

M. Eugène de Mirecourt reproche à nos voisins un orgueil national poussé à l'excès. "Les Anglais, dit-il, ont la conviction ridicule et profondément enracinée qu'il n'y a rien de supérieur à la Grande-Bretagne." Les Anglais sont vaniteux, c'est vrai; mais à cet égard nous pourrions bien leur rendre des points. Il me semble que nous ne nous privons pas de la douce satisfaction de nous proclamer le premier peuple du monde.

Voici un autre livre à la fois sérieux et piquant, — sérieux par le fond et piquant par la forme. — *Les Choses du temps présent*, par M. Edmond Texier, revèlent tout à la fois un écrivain et un penseur, un artiste et un philosophe. C'est une série d'études de mœurs, de tableaux de la vie réelle, où l'on trouve une chose assez rare aujourd'hui, la raison finement exprimée, le bon sens assaisonné de verve et d'esprit, la justice du trait relevée par l'élégance et l'originalité du style.

Le mouvement artistique aussi bien que le côté moral de notre époque a suggéré à M. Edmond Texier des observations d'une frappante vérité. Le chapitre intitulé *Habitations modernes* est une étude de haute portée. On en jugera par les lignes suivantes:

"Aujourd'hui on est étranger, on est grec, on est arabe, on est chinois, on est romain, treizième siècle, Renaissance, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI; on dit même, et j'en frémiss, que les partisans du style empire s'agitent dans l'ombre et songent sérieusement à faire sur les ameublements une nouvelle levée de glaires et de boucliers. Le dix-neuvième siècle vient d'entamer son douzième lustre, le voilà arrivé à un âge au moins raisonnable; il serait bien temps, ce me semble, qu'il prît un parti et qu'il se décidât à trouver, lui aussi, une livrée, un style qui servissent à le faire reconnaître aux futurs antiquaires aussi facilement qu'on reconnaît aujourd'hui le style et la livrée des époques qu'il s'évertue à copier, faute de mieux."

Le chapitre intitulé — *les Femmes* — est une satire vraie, saisissante, pleine d'à-propos, de ce luxe sans frein, de ces extravagances prodigieuses qui englobent si souvent le repos, la fortune et l'honneur de tant de familles. L'auteur frappé d'un blâme énergique et d'une réprobation sévère ce désir de briller et de paraître à tout prix, cette insatiable vanité, ces ardentes convoitises qui ont envahi le monde actuel, y ont jeté tant de tourments, de troubles, et lui préparent d'incalculables malheurs. Ce sont là des vérités qui frappent tout le monde, mais que peu d'écrivains osent proclamer. M. Edmond Texier les dit sans roideur et sans sécheresse. Il ne tonne point, il ne se pose pas en émule du père Félix; il se garde bien de prendre l'air revêché et les pédantesques allures d'un moraliste qui relève avec ai-

greur les moindres faiblesses de l'humanité. L'esprit et le tact d'un homme du monde, le savoir-vivre d'un parfait *gentleman* se révèlent à chaque page; mais on y sent aussi la conviction d'un cœur honnête et d'un cœur clairvoyant.

En principe, M. Edmond Texier approuve complètement ce luxe de bon goût, qui ajoute à la grâce et est l'auxiliaire de la beauté. Ce qu'il blâme dans le luxe, c'est l'exagération, qui est l'antipode de l'élégance; c'est l'excès toujours voisin du ridicule; ce sont les folles exigences, les excentriques fantaisies qui portent de si sérieuses atteintes au bonheur de la famille.

Ceci amène M. Edmond Texier à toucher un point excessivement délicat, la question du mariage. Il se demande pourquoi tant de jeunes gens s'obstinent aujourd'hui à rester célibataires. Est-ce à l'égoïsme et à la cupidité des coureurs de dot qu'il faut s'en prendre de cette obstination si peu en rapport avec les intérêts de la société et les principes de la morale. Ce motif peut expliquer jusqu'à un certain point la répugnance que quelques hommes éprouvent pour un engagement durable. Mais il en est un autre beaucoup plus important, et qui mérite d'être signalé: c'est l'éducation trop frivole donnée généralement aux jeunes personnes, c'est l'absence presque complète de ces qualités sérieuses qui inspirent de la sécurité pour l'avenir. On élève la plupart des femmes comme si elles devaient vivre dans les conditions les plus élevées, dans les sphères les plus éclatantes. L'aveugle tendresse des parents et le zèle mal entendu des institutrices excitent, et développent même chez les plus pauvres des goûts peu en harmonie avec leur position. On leur donne une teinture des arts d'agrément, mais ces notions sont si incomplètes, si superficielles, qu'elles ne pourront jamais offrir aucune ressource. On s'applique surtout à nourrir chez elles le germe de la coquetterie. On leur répète que leur premier besoin est de plaire; et qu'on emporte d'assaut tous les cœurs quand on est jolie, séduisante et bien parée. Etonnez-vous donc si beaucoup de jeunes gens, même riches, y regardent à deux fois avant de prendre pour compagnes de leur vie des femmes élevées dans des principes si peu rassurants. C'est à peine s'ils sont décidés par l'appât d'une belle dot, car l'expérience leur prouve chaque jour que les fortunes les mieux établies peuvent être sérieusement compromises par les ruineuses excentricités de certaines femmes, possédées du démon de la coquetterie.

Si nous avons insisté sur ces considérations, c'est qu'elles nous ont paru être d'une importance capitale, et que M. Edmond Texier a mis véritablement le doigt sur la plaie.

Un des chapitres les mieux réussis de son livre est celui qu'il consacre aux salons. Sur ce point, nous sommes encore de l'avis du spirituel et judicieux écrivain. Les salons sont en décadence. Pendant le dernier siècle et au commencement de celui-ci, Paris comptait d'éclatants foyers où s'alimentait l'esprit français, où s'unissait, par des liens fraternels, l'aristocratie intelligente: aujourd'hui, le piano a détroué la conversation.

Les virtuoses ont tué les censeurs. La musique règne en despote sur les ruines de nos mœurs élégantes et polies, de nos traditions de bon goût et d'atticisme. Si encore cette musique était toujours bien choisie, mélodieuse et attrayante, on ne se plaindrait pas trop

de son invasion. Malheureusement nous vivons à une époque où le maestro le plus inexpérimenté s'arroge le droit d'offrir au public les prémices d'un talent encore à l'état embryonnaire. De là cette foule de trios, de quatuors, de caprices, de fantaisies, de nocturnes, de barcarolles, de compositions rachitiques, d'œuvres avortées, qui sont l'effroi et le supplice des amateurs. Décidément nous avons eu tort de renoncer à l'aimable causerie de nos pères.

Dans cette étude sur les salons, M. Edmond Texier a glissé un typo charmant; le portrait de l'homme bien élevé, qui possède à la fois l'art d'écouter et celui de bien dire.

Le livre renferme encore bien d'autres chapitres intéressants et curieux. Nous citerons notamment; *Comédiens et comédiennes*; *Collectionneurs et bibliomanes*; *quelques figures originales du passé de Paris*; *les Affaires et les inventions*; les *Petites Satires* et les *Paysages*.

Le chapitre intitulé *La femme ouvrière* mérite un examen spécial. C'est un tableau saisissant de misères trop réelles. C'est une éloquente plaidoirie qui vient appuyer chaleureusement le beau livre que M. Jules Simon a publié il y a quelque temps sur le même sujet.

"Nous avons, dit M. Edmond Texier, une société protectrice des animaux, nous encourageons la conservation des belles races de course et de trait. Les conseils généraux de nos départements distribuent des primes aux éleveurs. Mais ce dont on se préoccupe le moins, c'est de l'élèveuse d'hommes, de la mère, de la nourrice."

Nous terminons par ce trait saillant l'examen du livre de M. Edmond Texier.

Le nombre croissant des maisons de haute éducation est-il un progrès pour la littérature et un avantage pour le pays?

La rage des études classiques s'étend depuis quelques années comme un fléau sur nos campagnes: presque rien ne lui résiste. Des académies, institutions primaires, écoles-modèles, fondées à leur origine pour tenir le milieu entre le collège et l'école élémentaire, ne se sont pas contentés de l'humble mais importante tâche qui leur était dévolue; de modifications en modification, d'essais en essais, leur programme est devenu classique. On l'imprime, on le publie, on le répand: il prend même place dans les colonnes d'annonces du journal à côté des *Pilules cathartiques végétales*.

Il n'y a pas de doute que les hommes honorables qui veulent doter chaque village d'un collège sont animés des intentions les plus pures et les plus louables. Mais se sont-ils sérieusement demandé ce que la Foi et la Nationalité allaient gagner ou perdre à cette vulgarisation imprudente de l'éducation supérieure?

Toujours et partout les mauvaises études n'ont

fait que des hommes incomplets: croit-on possible de rendre les hautes études bonnes, fructueuses, dispensées avec science et talent, quand elles s'éparpillent ainsi sur un territoire nouveau, au sein d'une population dont le chiffre ne dépasse pas un million?

Avec leurs ressources limitées, cette foule de petits collèges sont loin de pouvoir se créer un personnel de professeurs, qui, par l'âge, l'expérience, les goûts et la science, soient à la hauteur du rôle si difficile qu'ils ont à remplir. Il est entendu qu'on les prend comme on les trouve et qu'on les accepte (sauf la moralité de la conduite) comme ils se présentent. Le cas n'est pas rare où tel, qui finit son cours d'études cette année, sera professeur d'éléments, de syntaxe, de méthode, de versification, ou même de belles-lettres, et quelque fois de rhétorique l'année prochaine. Il importe peu, à ce qu'il paraît, que l'ex-élève ait vocation ou non pour l'enseignement: on ne s'informe pas, ou peu, si son caractère réunit les suprêmes conditions pour nourrir l'intelligence et le cœur des enfants qu'on va lui confier pour dix longs mois; on a en mains un sujet plus ou moins capable de figurer comme professeur; le traitement est le plus bas possible: l'affaire est conclue.

Qu'arrive-t-il? Par une loi bien naturelle et très-logique, le niveau des études descend au niveau des aptitudes du jeune professeur; et au lieu d'un bon cours de langue française, de grammaire, d'arithmétique, de notions d'affaires de connaissances générales, les élèves ont un capot rayé, ce rêve de la famille, une certaine teinture de latin et de littérature et un certificat de collège.

On dira: mais les dernières années sont plus sérieuses; le professeur y est d'ordinaire un homme d'expérience et de savoir; et il semble que c'est là le plus important de toute l'affaire? La vérité d'une partie de cette objection ne souffre pas de difficulté; mais, elle est fautive en ce qu'elle prétend ne compter pour rien cinq ou six années, peut-être moins, de temps perdu, de fausse direction et d'enseignement boiteux: elle est fautive en ce qu'elle suppose que les classes arrivent numériquement les mêmes à cette dernière étape du collège: elle est fautive parce qu'elle ne tient aucun compte des élèves qui, par leur départ prématuré, ne peuvent profiter des leçons d'un bon cours de philosophie. Même

dans l'hypothèse qu'une classe d'éléments se retrouve toute entière à ses dernières années, il serait absurde de vouloir réformer en si peu de temps les faux plis, les notions erronées et superficielles, résultats de quatre ou cinq ans d'un enseignement faible, rompu, sans tradition, mobile et sans suite.

Règle générale, l'élève sort incomplet. Or, sait-on bien ce que c'est que l'homme incomplet, l'homme que le vice de son instruction a mis au-dessous du rang qu'il veut occuper, l'homme que le malheur de ses études a jeté hors de la voie humble mais facile ou Dieu l'appellait? Ah! les incomplets, comme ils sont nombreux! ils pululent autour de vous. Il y a les incomplets du cœur, et les incomplets de l'intelligence; quelques-uns le sont des deux à la fois.

Mais parlons plutôt de la catégorie créée par les collèges.

Le jeune homme pauvre qui termine ses études sans en remporter plus de talent ou d'énergie qu'il n'en avait au début, qui entre dans le monde, dégoûté de la carrière d'artisan ou de labourer, impropre au travail manuel, pouvant à peine faire un copiste, sera toute sa vie incomplet.

L'enfant de parents aisés qui a été mis au collège pour y apprendre le latin (on ne parle pas de la langue française), et qui remporte dans toutes ses classes les premiers prix de thème, est un fort en thème, mais il sera plus tard un incomplet.

Voyez-vous cet ancien condisciple de fils de famille qui se croirait déshonoré aux yeux de ses amis s'il n'embranchait pas une profession libérale: voilà un incomplet.

Celui-là que ses parents, par un orgueil stupide, envoient au collège, et qu'ils retirent après l'y avoir laissé trois ou quatre ans, celui-là sera un homme incomplet,

Ce jeune avocat destiné à végéter toute sa vie sur quelques chétifs mémoires de frais, que le petit collège a farci de quelques vers d'Horace, d'un peu de prétention et de très-peu de français, il fera partie de la grande tribu des incomplets.

Cet autre qui a le verbe haut, la démarche cicéronienne, qui affecte un ton de procureur-général et tranche toutes les questions, suivez-le d'un peu près. S'il vous écrit, comptez les

anglicismes; s'il vous parle, notez les mots anglais et les allusions mythologiques: encore un incomplet. Ce dernier est des incomplets qui réussissent et qui vous écrasent, vous à qui votre petit patrimoine a permis d'aller puiser une saine éducation et un sévère enseignement dans un grand collège, vous qui avez trop de scrupule et trop de respect pour votre profession pour la brocanter avec n'importe qui et pour n'importe quoi.

Les incomplets, c'est cette jeunesse qui se hâte d'aller au collège de son village pendant trois ou quatre ans, se persuade que le titre d'homme de profession mène à tout, s'occupe fort peu d'apprendre sa langue, et s'en vient se présenter aux examens de cléricature dont elle se rit d'avance.

Les incomplets ce sont tous (1) ces pauvres jeunes gens qui, par le vice de leur cours d'instruction, en sont réduits à aller se faire les sollicitateurs de tous les ministères, les âmes damnées de tous les partis, les orateurs et les écrivains de toutes les causes.

Les incomplets, et c'est toujours les collèges au rabais qui en sont la cause, les incomplets c'est encore cette masse d'ignorants-instruits qui s'anglicisent de mœurs et de langue. Autrefois, ils étaient assez rares les canadiens qui parlaient et écrivaient l'anglais: aujourd'hui, on fait souvent passer cette langue avant la langue française. Bien plus, on donne des nourrices anglaises à ses enfants, et on affecte de ne se servir que de cette langue devant eux: bon Dieu! depuis quand la langue des servantes et des domestiques doit-elle ainsi prendre le pas sur celle de la mère?

Triste! Triste! Triste!

Le *Mémorial de l'Éducation*, de M. le Dr. Meilleur, renferme sur la question des hautes études et de leur diffusion quelques pages d'un grand sens et d'un grand mérite; voici entre autres un extrait qui se rapporte admirablement à ce que nous venons d'écrire au conrant de la plume sur ce grave sujet:

.....
Le clergé et le peuple canadien aiment l'éducation; mais le clergé ne veut pas d'une éducation toute profane, vulgaire et impie; le peuple ne veut pas d'une éducation trop dispendieuse ni trop superflue, ni d'une éducation trop superficielle et insuffisante; il ne veut pas être forcé de payer pour cet objet plus que ses moy-

(1) On comprend qu'il y a des exceptions, et même plusieurs. Mais c'est là une autre question.—NOTA EDIT.

ons ne lui permettent, et il veut recevoir, sous forme d'instruction donnée à ses enfants, une valeur équivalente au montant de l'argent par lui payé pour cette fin ; il veut que cette instruction soit solide et utile, et, à un degré suffisant pour pouvoir répondre aux besoins variés, mais légitimes de son état ; et moi, connaissant les dispositions et les intentions favorables du clergé, connaissant les besoins réels et évidents du peuple, et son désir à cet égard, je ne voulais pas, pour la masse des enfants du peuple, d'une éducation savante et classique, d'une haute éducation enfin, parce que cette espèce d'éducation serait superflue et inutile pour elle, et que la société pourrait plutôt en souffrir qu'en profiter sous le rapport moral et matériel. Cette espèce d'éducation étant de luxe, et généralement du ressort des parents aisés, ne doit être donnée qu'à leurs enfants, à ceux de l'élite de la société, et *autant que possible*, à tous autres ayant une aptitude spéciale, afin de former les uns et les autres pour les professions libérales et savantes, pour les charges publiques et pour les hautes positions de la société.

Tout ce que le clergé veut, c'est cette espèce d'éducation qu'il considère comme étant la seule convenable à nos véritables besoins, à notre intérêt bien entendu, chrétienne et solide qui n'a aucune tendance dangereuse soit pour la foi, soit pour les mœurs ; tout ce que veut le peuple, c'est une éducation de facile acquisition et d'utilité pratique, qui soit pour ses enfants un moyen sûr de succès et de prospérité dans la vie active ; tout ce que le clergé et le peuple réunis veulent, donc, c'est cette éducation chrétienne et éminemment sociale qui forme les enfants de manière à les rendre capables de remplir utilement les devoirs qui leur seront dévolus dans les différentes conditions de la société, propres à en faire des sujets industriels et prospères dans les affaires, et à en faire surtout de bons chrétiens et de bons citoyens, consciencieux, honnêtes et pacifiques ; tout ce que le clergé et le peuple réunis veulent donc, ce sont les moyens sûrs, économiques et prompts de répandre cette espèce d'éducation généralement dans le pays.....

Je n'ai pas hésité à dire, comme mon opinion fondée sur l'histoire et l'observation des faits, que, pour la généralité des enfants du peuple, toute autre espèce d'éducation tendant à déplacer les sujets, à dérouter les agents de la société et à tout confondre, en les changeant trop facilement de sphères, serait plus à craindre dans la pratique et dans ses effets, si elle devenait générale, que désirable.....

“ L'instruction, et les sentiments quelquefois déordonnés qu'elle fait naître, ajoutés à l'esprit d'indépendance qui caractérise les Canadiens, les portent à se refuser au service pénible et servile. Que serait-ce donc s'ils avaient tous ou généralement reçu une haute éducation ?

“ Le goût de l'indépendance est sans doute naturel à l'homme, parce qu'elle est la plénitude de l'être, et l'indépendance relative, en accord avec la dignité de l'homme vivant en société et les devoirs de son état, est bien permise, parce qu'elle tend à balancer, dans un juste équilibre, les pouvoirs et les privilèges, à mettre un frein à l'abus, et à faire consister l'usage de la liberté individuelle dans l'accomplissement fidèle des devoirs et des obligations réciproques ; mais l'indépendance absolue, à laquelle un peuple de philosophes besogneux aspirerait,

ne pouvant mener ni à la vertu ni au bien, ne serait ni utile ni tolérable.

“ En poussant trop loin l'éducation, toutefois à un degré indéfini, on détruirait donc infailliblement un élément de cette dépendance réciproque et de cette prévenance mutuelle dont le concours est nécessaire au bonheur domestique et au bien-être général. Les rangs et les conditions coordonnées de la société sont aussi divers et multipliés que ses besoins, et si une classe considérable de personnes refusait d'occuper sa place naturelle et d'en remplir les devoirs, il s'en suivrait qu'il n'y aurait plus d'harmonie ni d'état distinct possible dans la société : le vide qui, en ce cas, aurait lieu quelque part, se ferait sentir plus ou moins au sein du foyer domestique, et contribuerait à créer un malaise qui, se répandant de famille en famille, causerait infailliblement une souffrance générale très préjudiciable à la prospérité et au bonheur de la société toute entière. L'éducation doit donc être graduée suivant les besoins particuliers et relatifs, et proportionnée à la nature des circonstances, et aux exigences de la position.”

Aperçu de l'Etat Actuel du Cercle Littéraire

Lu devant M. le Sup. de St. Sulpice :—Séance du 21 sept.,—par le Président, M. Royal.

M. le Supérieur, Messieurs,—Le Cercle Littéraire vient de fournir encore une année qui a eu ses travaux, ses efforts et ses succès. A la reprise des séances, le comité de direction avait pu considérer en quelle circonstance défavorable nous nous trouvions.

Les idées de guerre remplissaient tous les esprits, et bien qu'elles ne fissent naître aucun sentiment indigne de cœurs bien nés, on peut dire qu'elles emportaient avec elles une multitude d'obligations qui pouvaient nuire à ces loisirs si indispensables aux exercices littéraires. Cependant, le cercle, qui compte dans ses rangs autant de défenseurs intrépides de la patrie, tout en sachant se tenir au niveau de ses obligations militaires, a continué de tenir ses séances, plus régulièrement même qu'en aucun temps antérieur.

Du 13 octobre 1860, au 30 mai 1861, on compte 20 séances régulières :—du 23 septembre 1861 au 30 mai 1862, ce chiffre s'élève à 28,—ou 8 de plus que l'année précédente. Quand on considère les préoccupations de cette année, on ne peut manquer de trouver ce résultat des plus satisfaisants.

Le samedi venu, le membre du cercle s'exprimait comme le poète—*cedant arma togæ* :—et déposant à sa capote, son mousquet, son sabre ou sa baïonnette, il accourait s'associer aux exercices plus paisibles et non moins utiles de nos discussions et de nos lectures.

Cette association qui, il y a deux ans, ne possédait que 18 membres, est arrivée au nombre imposant de 31 membres ; cette année six nouveaux noms ont été ajoutés à la liste précédente : ce sont MM. David, Auclair, Brousseau, Joseph, Gélinas, Monpetit.

Par nos constitutions et par le but qui nous réunit, on sait à quelles vicissitudes une société de ce genre est exposée.

Huit essais ont été lus l'année dernière ; cette année, on compte 11 lectures :

M. A. Belle : le Meilleur Gouvernement— Une question de Droit ; M. Royal : les Légendes Canadiennes.

nes—l'Histoire de la Civilisation—la Statistique; M. Seers: Histoire du Droit Romain; M. Brousseau: les avantages de la Codification; M. Pariseault: la Déclamation; M. Joseph: la Religion au Canada, Napoléon—Génie de Napoléon; M. Gélinas: Article de journal sur le Cercle Littéraire; M. Royal: Charles de Ste. Foi.

Les exercices de déclamation ont continué comme par le passé et ont repris l'importance qu'ils doivent avoir dans une réunion comme celle-ci. Nous en sommes principalement redevables aux travaux particuliers de M. Pariseault qui joint si bien, du reste, la pratique à la théorie dans cet art si difficile.

Voici les travaux de ce genre qui ont été soumis à l'appréciation sévère et éclairée du Cercle:

MM. Pariseault: Ode sur Napoléon de Mde. Lamartine; Joseph: Montcalm; Archambault: Lalley Tolendal.

Les séances nombreuses de cette année ont été occupées par des discussions qui ont pris chacune plusieurs soirées: souvent un grand nombre de discutants y prirent part.

Les MM. déjà nommés figurent dans cette catégorie ainsi que ceux dont les noms suivent:

MM. Brousseau, Desplains, Génand, Girouard, Pariseault, Lacoste, Chapeleau, Trudel, Gélinas, Auclair, David, Joseph, Desjardins, Archambault et Tessier.

Les questions discutées ont embrassé successivement des sujets religieux, judiciaires, littéraires et de morale.

C'est ainsi qu'on a apprécié et discuté le rôle qu'ont joué dans ce siècle les hommes éminents, tels que MM. de Bonald, de Maistre, de Chateaubriand, de Frayssinous et dans les derniers temps: MM. Louis Veillot, de Montalembert, Ozanan, Lacordaire, de Ravignan.

Ces exercices oratoires ont donné jour à des appréciations sur le caractère, les travaux et les écrits de ces grands hommes, la gloire de notre siècle, et qui sous tant de rapport ont été de si admirables modèles pour la génération qui les entoure.

Dans nos séances consacrées à des questions judiciaires, on a examiné en particulier cette question:

Si la codification des choix est avantageuse pour le pays.

Et aussi la suivante:

Si l'arrestation des envoyés Slidell et Mason, de la confédération du Sud de la république américaine, par les officiers du Nord à bord d'un vaisseau anglais, était contraire au droit international.

Enfin, entr'autres questions historiques qui ont occupé nos soirées, on me permettra de citer les suivantes:

1^o Comment peut on expliquer la conduite du Pape Zacharie à l'égard des derniers rois mérovingiens.

2^o Si le progrès des lettres et des arts a été entièrement interrompu à la chute de l'Empire romain.

Cette dernière discussion a coïncidé avec la conférence du Rév. P. Félix, à N. D. de Paris, qui traitait la même question en d'autres termes, en montrant quelles lumières nouvelles le christianisme avait apportées à l'esprit humain.

Des questions littéraires qui ont été traitées je ne ferait mention que de celle qui avait trait aux classiques et aux romantiques.

Ainsi que je le disais tout à l'heure, les résultats aux-

quels est arrivé le Cercle Littéraire durant l'année terminée en mai 1862, sont des plus encourageants et font honneur aux membres et au directeur éclairé qui les aide de sa présence, de ses conseils et de son exemple.

Au milieu de tant de jeunes gens qui passent leurs loisirs à ne rien faire, ou plutôt à mal faire, il est certainement beau d'en voir quelques uns, en dépit de l'aridité des lieux et de circonstances matérielles défavorables, se réunir, toutes les semaines pour s'exposer leurs travaux mutuels, s'éclairer et s'instruire. Ceux-ci trouvent le moyen et le temps de s'occuper de littérature, d'histoire, de poésie, d'économie politique là où d'autres croient la chose impossible. Car enfin, l'homme n'est pas seulement né pour être et n'être qu'avocat, notaire, médecin, ou marchand; il n'a pas suivi les cours d'un collège pendant 7 à 8 ans pour n'en tirer d'autre profit que de lui exempter un an de cléricature, et lui faire comprendre les étiquettes de sa pharmacie: s'il ne continue à orner son esprit, à enrichir son intelligence, par des travaux intellectuels, qui est ce qui le distinguera du manœuvre et du copiste? Et ensuite, quelle source d'agréables jouissances n'est pas l'étude de la philosophie, des sciences, de l'art de bien dire! je dirai plus: quel plus puissant moyen de fuir l'oisiveté, l'influence des ignorants et le contact écrasant des appétits matériels!

C'est par le travail des idées qu'on acquiert les vraies notions sur ce qui nous entoure, qu'on sait donner à chacun sa part dans la hiérarchie sociale et que l'on connaît l'homme: c'est par les nobles études qu'on apprend à faire de la matière l'usage et le cas que l'on doit en faire. Laissons croire aux ignorants que l'oisiveté, la flânerie, les aises, après le travail sont le meilleur moyen de se délasser: pour nous, sachons que pour nous préserver le cœur des sécheresses bureaucratiques et nous mettre l'intelligence au-dessus du journal, et non à sa suite, il nous faut continuer les études littéraires et philosophiques commencées au collège. Et n'est-ce pas après tout par ces nobles délassements qu'on peut plus sûrement fuir le vice et l'orgueil, et accomplir la fin de l'homme en ce monde?

Serrons nos rangs, MM. en présence de l'oisiveté intellectuelle, de la paresse morale qui nous environne; travaillons et voulons; voilà les deux leviers du succès, les deux armes qui feront triompher invinciblement la cause à laquelle nous consacrons notre vie. Appelons à nous les rares disciples du travail et de l'étude: et que notre devise soit:—confraternité, travail et bonne volonté!

Les paroles du *cantique populaire* que nous publions aujourd'hui, sont, on le sait déjà, de Jean-Baptiste Rousseau. Cette magnifique paraphrase du cantique d'Ezéchias se trouvant dans presque tous les recueils de chants religieux en usage en Canada, nous n'avons pas cru devoir la reproduire en entier.

La musique de ce cantique remonte, à n'en pas douter, à une des époques les plus intéressantes de l'histoire de l'art musical. Ce n'est pas encore de la musique moderne, et cependant on n'y discerne plus aucun des modes du chant ecclésiastique; le rythme ne se plo-

qu'avec peine aux exigences de la mesure, et sa marche, encore indépendante, a conservé quelque chose de ce rythme du plain-chant " qui se devine plutôt qu'il ne s'apprend." On doit donc faire remonter la composition de cette mélodie (qui, dès le principe, était adaptée aux paroles profanes d'une chanson : *Les folies d'Espagne*,) à cette période de transition qui suivit l'emploi de l'accord dissonnant par Claude Monteverde et la création du drame musical.

Nous croyons faire plaisir aux musiciens ou musicistes que *l'Echo* peut compter parmi ses abonnés, en leur citant ici quelques lignes du savant directeur du conservatoire de Bruxelles, ayant trait à cette époque si intéressante de l'histoire de la musique.

".....Il me reste à parler, dit M. Fétis, (1) d'une audacieuse innovation qui opéra tout à coup, vers la même époque, (la fin du XVII^e siècle) une transformation complète de la tonalité, je veux dire de l'art tout entier. Les règles de l'harmonie, depuis le quatorzième siècle jusqu'à la fin du seizième, avaient proscrit toute relation de la note supérieure du premier demi ton (*fa*) avec l'inférieure du second (*si*)..... Le résultat immédiat de cette prohibition était qu'il ne pouvait y avoir de *note sensible* réelle dans la musique, conséquemment, que la tonalité de la musique actuelle ne pouvait exister. Car remarquez qu'il n'y a de note sensible que parcequ'il y a répulsion harmonique entre la quatrième note et la septième ; répulsion qui conduit l'une à descendre, l'autre à monter, en sorte que la note sensible n'aurait pu naître de la seule mélodie..... Eh bien ! ce que la doctrine avait condamné, ce que les siècles (les siècles !) avaient proscrit, un homme osa le faire un jour. Guidé par son instinct, il eut plus de confiance dans ce qu'il lui conseillait que dans les règles, et malgré les cris d'épouvante de tout un peuple de musiciens, il osa mettre en rapport la quatrième note de la gamme, la cinquième et la septième. Par ce seul fait il créa les dissonnances naturelles de l'harmonie, une tonalité nouvelle, le genre de musique qu'on appelle *chromatique*, et, conséquemment, *la modulation*.

" Que de choses produites par une seule agrégation harmonique ! L'auteur de cette merveilleuse découverte est..... Monteverde..... Lui-même s'attribua l'invention du genre modulé, animé, expressif, dans la préface d'un de ses ouvrages. C'est qu'en effet *l'accent passionné* n'existe et ne peut exister que dans la *note sensible*, et que celle-ci ne peut naître que de son rapport avec le quatrième et le cinquième degré de la gamme ; c'est que toute note mise en rapport harmonique de quarte majeure avec une autre, détermine la sensation d'un ton nouveau, sans qu'il soit nécessaire de faire entendre une tonique ou de faire un acte de cadence, et

que par cette faculté de la quarte majeure de créer immédiatement une note sensible, la modulation, c'est-à-dire la succession nécessaire des tons différents, devient facile. Admirable coïncidence de deux idées fécondes ! Le drame musical prend naissance ; mais le drame vit d'émotions, de la tonalité du plain-chant, grave, sévère et calme, ne saurait lui fournir d'accents passionnés, car l'harmonie de cette tonalité ne renferme pas les éléments de la transition. Alors le besoin inspire le génie, et tout ce qui peut donner la vie à la musique du drame est créé d'un seul coup. Grandes et rapides furent les conséquences de cette belle découverte, car, dans la première moitié du XVII^e siècle, l'expression dramatique de la musique était déjà parvenue à des effets d'une puissance remarquable.

".....Monteverde, qui avait fort bien aperçu les résultats de son heureuse témérité, sous le rapport de l'expression dramatique, n'en vit pas les conséquences à l'égard de la tonalité. Attaqué avec violence par quelques zélés partisans de l'ancienne doctrine, particulièrement par Artusi, il ne comprit pas plus que ses adversaires qu'il venait d'anéantir les tons (modes) du chant ecclésiastique dans la musique mondaine. On peut se convaincre, par la lecture de quelques-unes des préfaces de ses ouvrages, qu'il n'avait pas porté ses vues sur cet important objet. Il n'est pas moins certain, cependant, qu'après que l'harmonie des dissonnances de septième, de neuvième, et celles qui en dérivent, se fut introduite dans la musique de chambre et de théâtre, il n'y eut plus de premier, de second, de troisième mode, d'authentique ni de plagal, dans la musique : il y eut un mode majeur et un mode mineur ; en un mot *la tonalité ancienne disparut et la moderne fut créée.*" (Résumé phil., de l'hist. de la musique, p. COXXIII.)

E. G.

XIV^e

ETUDE LITTÉRAIRE.

CHATEAUBRIAND ET LA CRITIQUE.

DEUXIÈME PARTIE.

I.

Nous avons exposé, dans un précédent article, l'état des opinions relativement à M. Chateaubriand. Nous avons recherché les causes générales et particulières qui expliquent l'extrême défaveur que ce nom, tant célébré naguère, rencontre aujourd'hui chez un grand nombre de critiques. Il nous reste à discuter cette défaveur en elle-même et à essayer de faire la part du juste et de l'injuste dans la rigueur avec laquelle on apprécie depuis treize ans le génie et le caractère de M. de Chateaubriand.

Quoique cet homme illustre soit actuellement très-contesté, même comme écrivain, nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire de plaider bien longuement pour

(1) *Résumé philosophique de l'histoire de la musique*, p. COXX.

établir qu'il est le plus grand génie littéraire que notre pays ait produit depuis soixante ans. Ce génie offre, il est vrai, plus de taches que le soleil, mais il est encore assez éclatant pour qu'il ne soit permis qu'aux aveuglés de ne pas le voir. Nous avons d'ailleurs pour nous, sur ce point, l'autorité d'un juge considérable, que les adversaires les plus passionnés de M. de Chateaubriand aiment à invoquer contre lui, et qu'ils invoquent à tort quand il s'agit de déprécier sa valeur littéraire. Les esprits dédaigneux qui prétendent trouver, dans le dernier ouvrage de M. Sainte-Beuve, des arguments décisifs contre le grand écrivain, prouvent qu'ils n'ont pas lu cet ouvrage avec l'attention qu'il mérite. Si en effet on le parcourt légèrement, et avec le parti pris de n'y voir que ce qu'on cherche, on peut s'y tromper; l'espèce d'antipathie, suivant nous injuste, que M. Sainte-Beuve éprouve aujourd'hui pour le caractère de M. de Chateaubriand le pousse à résister de son mieux à la vive admiration que lui inspire son génie. Il met parfois en saillie le défaut secondaire au détriment de la qualité principale, il chicane sur le détail, il donne et retire tour à tour son suffrage ou le tempère par mille correctifs ingénieux, où se déploie la brillante et mobile subtilité de son esprit. On le voit quelquefois descendre, de degré en degré aussi avant que possible dans le sens de la restriction. Ainsi il dira: "Tel a été Chateaubriand, non pas un des véritablement grands artistes des beaux siècles, non pas un des tout premiers ni même des seconds en beautés, mais un de ceux qui viennent immédiatement après ceux-là."

Ailleurs, s'il arrive à Chateaubriand de porter sur Rousseau un jugement trop sévère, l'éminent critique éprouvera en quelque sorte le besoin de lui rendre la pareille, et il nous dira dans une note: "Et lui Chateaubriand, à ce taux-là, il n'est définitivement supérieur que dans *René*, dans quelques pages du *Génie du Christianisme*, dans les épisodes des *Martyrs* et dans la polémique politique; en un mot, il a des pages partout, mais rien que des pages." Cette note, à laquelle s'accrochent tous les écrivains qui considèrent la faculté d'admirer comme le signe de l'impuissance, se change en la formule sacramentale que nous retrouvons partout: "Chateaubriand n'a pas laissé un bon livre, il ne restera de lui que des pages; d'autres, pour renchérir, disent "des phrases."

Et cependant, par combien d'autres jugements de M. Sainte-Beuve ne peut-on pas combattre l'esprit de cette note isolée dont les démolisseurs de M. de Chateaubriand abusent! Le sens du beau est trop vif chez lui pour ne pas l'emporter sur les entraînements de l'instinct critique, et, en définitive, c'est encore dans son livre que le génie de Chateaubriand, étudié de très-près soumis avec les éléments divers qui le constituent à un travail d'analyse minutieux, sagacé et sévère, aura reçu la consécration la plus éclatante; car, si les parties faibles de ce magnifique talent n'y sont point épargnées, on y voit plus souvent encore le critique dompté par son sujet, fasciné en quelque sorte par la splendeur du génie qu'il a évoqué pour le juger, s'incliner devant ce génie qu'il nomme en terminant "un grand magicien, un grand enchanteur, celui que notre siècle, jeune encore, salua et eut raison de saluer comme son Homère."

N'est-ce pas dans l'ouvrage de M. Sainte-Beuve qu'il est dit de M. de Chateaubriand (t. I, p. 45) "qu'il est et demeurera en perspective le premier, le plus grand

des *lettres français* de son âge? N'est-ce pas encore M. Sainte-Beuve qui repète ailleurs (t. I, p. 377), en citant une des dernières pages de *René*: "Ce sont de ces pages qu'il est bon de rappeler à ceux qui, tout fiers d'avoir surpris en défaut le vieillard, seraient tentés d'oublier que M. de Chateaubriand est et demeure en définitive le premier écrivain original de notre âge."

Qu'importe que le critique ait dit une fois dans une note que, sauf *René*, Chateaubriand n'a écrit que des pages, s'il reconnaît ailleurs (t. I, p. 148) que non-seulement *René*, mais *Atala*, le dernier *Abencerrage* et les *Martyrs*, sont des ouvrages véritablement joints et consistants, et si ailleurs encore (t. II, p. 46), en jugeant la difficile entreprise tentée par Chateaubriand de doter la France d'une épopée, même en prose, il dit: "Dans les *Martyrs*, M. de Chateaubriand a livré la plus grande bataille que le talent puisse livrer, la bataille épique... il suffit à sa gloire de dire qu'il ne l'a point perdue."

N'est-ce pas M. Sainte-Beuve qui, comparant Chateaubriand comme peintre de la nature à Buffon et à Rousseau, n'hésite pas à donner la supériorité au premier? "C'est du Buffon, dit-il (t. I, p. 129), en parlant des tableaux de Chateaubriand, mais du Buffon plus humain et moins impassible: c'est du Rousseau, mais du Rousseau plus vaste, plus étendu, qui a pénétré plus avant dans les profondeurs naturelles et dans les mystères du génie de la solitude." Comparant ensuite Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand à Rousseau, M. Sainte-Beuve nous dit: "Ils ont plus que Jean-Jacques l'expression créée, l'expression rare et impossible pour tout autre que pour eux; ils ont dérobé la nuance, la demi-teinte, le reflet, ils ont réussi à saisir et à rendre le sentiment de l'ineffable." Et, arrivant enfin à mettre en présence Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand, M. Sainte-Beuve conclut en faveur de ce dernier. "Chateaubriand, nous dit-il, est un génie, un talent bien plus puissant en définitive et bien autrement varié que Bernardin."

Qu'importe enfin que M. Sainte-Beuve se moque de temps en temps des questions peu modestes que Chateaubriand pose quelquefois quand il dit, par exemple: "Sans mes écrits de moins dans le siècle, y aurait-il eu quelque chose de changé aux événements et à l'esprit de ce siècle?" ou encore des rapprochements qu'il aime à établir entre Napoléon et lui? qu'importe cela, si au fond le critique exprime à peu près les mêmes idées que M. de Chateaubriand sur ces deux points, pose à son tour avec plus bienséance, il est vrai, les mêmes questions et fait les mêmes rapprochements? N'est-ce pas en effet M. Sainte-Beuve qui nous dit dans son dernier ouvrage:

"On parle toujours comme d'une force fatale et comme d'une cause souveraine, de l'esprit du siècle de l'esprit du temps: cet esprit du temps, à chaque époque, il faut bien le savoir, n'est qu'un effet et un produit. Ce sont quelques hommes supérieurs qui le font et le refont sans cesse en grande partie et qui le déterminent, cet esprit de tous, en s'appuyant sans doute sur ce qui est à l'entour, et en partant de ce qui a précédé, mais en renversant aussi d'ordinaire tout un état de choses, même au moral et en le renouvelant. A chaque tournant de siècle il y a de ces hommes puissants qui donnent le signal—c'est trop peu dire,—qui donnent du coude à l'humanité, et lui font changer de voie. Supposez Bonaparte noyé dans la traversée en revenant d'Égypte,

ou Chateaubriand mort de la fièvre à quelques lieues de Namur, et demandons-nous ce que deviendra la double force initiale du dix-neuvième siècle, la direction nouvelle dans l'ordre politique, et subsidiairement dans l'ordre poétique et littéraire."

On ne saurait trop faire remarquer que, dans les moments où il se juge avec le plus de confiance, M. de Chateaubriand, au fond, n'a jamais dit de lui autre chose que ce que vient de nous dire M. Sainte-Beuve. Il aurait certainement mieux valu que l'illustre écrivain eût laissé à d'autres le soin de constater l'étendue de son influence et le parallélisme de son rôle avec celui de Napoléon ; mais son défaut de modestie ne change absolument rien à la vérité des faits : ce passage de M. Sainte-Beuve, qui s'accorde avec un passage de M. Villemain précédemment cité, n'est-il pas la meilleure réponse qu'on puisse faire à ceux qui, triomphant de quelques moqueries de l'éminent critique sur la fatuité de Chateaubriand, n'en reviennent pas de l'insolence de l'auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs* à se croire pour quelque chose dans le mouvement intellectuel de son siècle, et de son audace, à se figurer parfois qu'il existe même à côté de Napoléon.

Ce serait un bien pauvre esprit que l'esprit démocratique, s'il avait pour conséquence de nous faire prendre en dédain toute supériorité autre que celle du génie appuyé sur la force. Quiconque admet, comme M. Sainte-Beuve, que Chateaubriand est le plus grand écrivain français de son siècle, ne doit pas plus s'étonner qu'il se nomme ou qu'on le nomme à côté de Napoléon qu'il ne s'étonnerait de voir figurer Virgile à côté d'Auguste, Corneille en face de Richelieu, et ne dut-il rester à Chateaubriand que la réputation d'un Lucain en prose, le nom de Lucain, après tout, vivra autant que celui de Pompée ou celui de César.

II

Il est bien vrai qu'après avoir ainsi reconnu et la grandeur du génie et du rôle de Chateaubriand et sa supériorité, dans l'ordre littéraire, non-seulement sur tous les auteurs français de son temps, mais sur plusieurs autres écrivains renommés du siècle précédent, M. Sainte-Beuve n'accorde néanmoins à l'auteur de *René* et des *Martyrs* que le troisième rang par rapport aux grands artistes des beaux siècles. Cette conclusion, qui n'affecte en rien la supériorité relative de M. de Chateaubriand sur ses contemporains, est seulement peu rassurante pour ses derniers, puisqu'elle les place eux-mêmes en quatrième ligne. Nous aurions aimé à voir l'éminent critique motiver un peu ce classement, qu'il se contente d'indiquer.

Soit que la comparaison porte sur la forme, soit qu'elle porte sur le fond, ou sur les deux choses en même temps, si l'on met une fois à part les plus grands génies de notre littérature, le classement devient difficile à établir entre le second rang et le troisième. Pour ne parler ici que de la forme, il est certain que si l'on compare le style de Chateaubriand, même dans ses meilleurs ouvrages, à celui des grands prosateurs du dix-septième siècle, dont il se rapprochent le plus, au style d'un Bossuet ou d'un Pascal, on a un sentiment très-net de son infériorité. Quoique, pour nous servir d'une expression heureuse, empruntée par M. Sainte-Beuve à Ducis, Chateaubriand ait aussi le *secret des mots puissants*, quoiqu'il sache trouver les formes de langage à la fois

les plus précises, les plus nobles, les plus fortes et les plus colorées, il n'a pas reçu, comme Bossuet ou Pascal, la faculté de s'élever toujours sans effort à cette puissance ou à cet éclat d'expression et de ne jamais dépasser le point où la noblesse devient de l'enphase et où la couleur s'exagère et s'étale inutilement. Là même où il a donné toute la mesure de son génie comme prosateur, il reste toujours un génie plus ou moins inégal et laborieux auquel manque plus ou moins le don suprême du naturel dans la force et dans la grandeur.

Mais, aussitôt qu'on écarte les prosateurs de premier ordre dans le genre de style où Chateaubriand a écrit ses plus belles pages, on ne voit plus bien comment il pourrait être à la fois classé au troisième rang et au dessus de Rousseau.

Ce qui reste incontestable, c'est que nul écrivain de notre pays et de notre siècle n'a possédé au même degré que M. de Chateaubriand les deux facultés si rarement unies du dessin et de la couleur. L'équilibre entre le jugement et l'imagination n'est pas complet chez lui comme il l'est chez les grands artistes des beaux siècles, et il donne ainsi le droit à tous ceux qui croient fermement à la loi absolue des décadences de le qualifier, si cela leur plaît, un génie de décadence ; mais, si l'on rapproche de lui tous les talents contemporains qui ont eu le don de peindre, il n'en est pas un qui l'égalé pour la fermeté du contour et qui ne pèche plus que lui par l'exagération criarde ou la mollesse délayée du coloris. Le *Phœbus* même de M. de Chateaubriand se distingue très-avantageusement du *Phœbus* de ses plus brillants émules.

Tout le monde connaît la phrase de Chactas : " Orages du cœur, est-ce une goutte de votre pluie ? " Qu'on la compare à cette autre phrase de même famille échappée à la plume de M. de Lamartine : " Les larmes sont l'égouttement de la pitié par l'éponge du cœur, " et l'on aura la différence entre ce que Voltaire appellerait probablement du galimatias simple et du galimatias double. La supériorité relative de M. de Chateaubriand, même dans ses défauts, ce besoin de clarté et de précision qui se reconnaît jusque dans son intempérance ou ses bizarreries de langage, ont été parfaitement constatés par un critique considérable, trop sévère suivant nous pour l'homme, mais qui a mieux défini que nous ne pourrions le faire le génie de l'écrivain. " Le style de M. de Chateaubriand, dit ce critique, est net avant même d'être brillant ; alors même que le fond des idées est parfois vague, le contour de la phrase est toujours précis ; chaque membre a son sens déterminé, chaque mot, même étrange, a sa valeur. Les combinaisons de mots sont quelquefois forcées, mais jamais jetées à l'aventure. Parfois le style même a fait à la pensée une heureuse violence et l'a forcée de s'éclaircir en s'exprimant."

Quand à ceux des auteurs de nos jours qui, doués eux-mêmes d'un talent plus ou moins facile ou plus ou moins correct, n'écrivent plus guère le nom de M. de Chateaubriand que pour signaler son défaut de goût et insister sur la distance qui le sépare des grands écrivains du dix-septième siècle, nous les renvoyons à quelques pages très-judicieuses et très-fines où M. Sainte-Beuve demande qui donc aurait aujourd'hui la prétention de parler la langue de Louis XIV, et conclut avec beaucoup de sens que, quand bien même nous pourrions reproduire exactement toutes les formes de style du dix-septième siècle, cette imitation servile manquerait de

vic. "Tâchons, dit-il, d'éviter les défauts de notre temps mais aussi n'en rejetons pas les ressources, ne nous en retranchons pas la marque propre et l'originalité."

Cette préoccupation trop affichée du beau langage classique ou siècle de Louis XIV donne envie de rire, quand on la rencontre chez quelques auteurs qui écrivent avec une négligence souvent fabuleuse; chez d'autres qui la justifient mieux, elle peut n'aboutir, comme le dit encore très bien M. Sainte-Beuve, qu'à l'absence de défauts. Ce genre de mérite ne suffit pas pour faire vivre un ouvrage. Un puriste qui éplucherait les sermons de Bossuet trouverait à y relever plus d'une infraction aux règles du goût; écrire avec correction et convenance est un grand mérite; assurément, mais qui, seul, ne garantit pas les suffrages de la postérité. Lorsqu'un ouvrage pourvu de ce mérite est d'ailleurs intéressant par les idées qu'il exprime ou les faits qu'il expose, il passe dans l'avenir à l'état de document à consulter; les auteurs s'en servent pour composer d'autres ouvrages, mais il n'entre pas dans cette universelle et éternelle circulation réservée seulement aux œuvres qui porte l'empreinte du génie, quand bien même ce génie serait entaché de quelques défaut de goût.

On objecte quelquefois contre la renommée de Chateaubriand (et M. Sainte-Beuve nous paraît attacher une certaine importance à cette objection) que son génie est de ceux qui ne sont pas très-goûtés à l'étranger. Il se peut que l'auteur de *Réné* et des *Martyrs*, en raison même de la beauté que chez lui le style ajoute à la pensée, perde plus que d'autres à être transplanté hors de France; mais qui ne sait que, s'il a ce malheur, il le partage avec plusieurs des prosateurs ou des poètes les plus originaux de notre langue? On peut dire en général que d'un idiome à un autre, d'un peuple à un autre, les appréciations littéraires, pour ne pas s'égarer, ont besoin de tenir grand compte des opinions indigènes. Tout étranger qui ne veut s'en rapporter qu'à lui est exposé à faire des choix bizarres. Personne n'ignore que le mérite de la Fontaine a peu de prise sur un étranger; nous doutons que Bossuet soit admiré bien passionnément hors de nos frontières; quant à Molière, il l'est assez peu: on sait que Schlegel le mettait sans façon au-dessous de M. Scribe; Goethe considérait du *Bartas* comme un grand poète méconnu dans son pays, et on nous assure qu'il y a des Allemands qui prennent M. Capefigue pour un Tacite français. C'est précisément à l'occasion de l'erreur de Goethe sur du *Bartas* que M. Sainte-Beuve, dans un autre de ses ouvrages, discutant la compétence de l'étranger, disait très-judicieusement: "En fait de poètes et d'écrivains, chaque nation est le premier juge des siens." Si donc Chateaubriand est moins admiré hors de son pays que dans son pays même, cela prouve tout simplement que chez lui, comme chez plusieurs de nos grands écrivains, l'idée ne vaut tout son prix que par la forme qu'elle revêt. Dans ses meilleurs ouvrages, le fond et la forme sont inséparables; ils se prêtent un mutuel appui et composent un tout homogène et harmonieux dont M. Guizot a admirablement exprimé le charme séducteur lorsque, parlant dans ses *Mémoires* de cette passion de jeunesse qu'il a été donné à l'auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs* d'inspirer successivement à trois générations; il nous dit: "J'admiraiss passionnément M. de Chateaubriand; idées et langage; ce beau mélange de sentiment

religieux et d'esprit romanesque, de poésie et de polémique morale, m'avait puissamment ému et conquis."

Un dernier mérite qu'on ne saurait également refuser à l'illustre écrivain, et qui l'élève au-dessus de tous les prosateurs coloristes de son pays et de son temps, c'est la faculté qui lui a été donnée de pouvoir, mieux qu'aucun d'entre eux, "assortir, comme dit Voltaire, son style à la matière qu'il traite, se rendre maître de son habitude et ployer son génie à son gré." Demandez à M. de Lamennais, à M. de Lamartine, ou à M. Victor Hugo d'écrire trois ouvrages aussi différents par le style que les *Martyrs*, où l'auteur déploie toute la pompe, tout l'éclat, toute l'harmonie de son langage: l'*Itinéraire*, où il y a encore de l'éclat, mais où domine une facilité souple, naturelle et variée; et enfin la *Monarchie selon la Charte*, où l'auteur développe ses théories sur le gouvernement représentatif en un style animé, précis, mais sobre, dénué d'ornements et de figures, et qui n'a plus rien de commun avec la langue de la poésie. Chacun des trois écrivains que nous venons de nommer se retrouvera partout le même, avec le tour habituel de ses périodes et le choix de ses figures; il portera ses qualités dominantes même dans les genres où il aurait le plus besoin de s'en préserver. Nul d'entre eux, soit dans la discussion des affaires, soit dans la polémique, ne parviendra, comme M. de Chateaubriand, à subordonner complètement le rôle de l'imagination, et à ne lui laisser que tout juste assez d'influence pour vivifier la dialectique sans la fausser ou colorer la véhémence sans l'affaiblir par des excès, des divagations ou des caprices.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que du style de Chateaubriand; il nous reste à discuter les opinions émises depuis sa mort sur la valeur de ses principaux ouvrages.

III.

Si l'on en croyait certains critiques, il faudrait admettre que M. Sainte-Beuve a perdu son temps en écrivant un grand nombre de belles pages inspirées par l'étude des œuvres de Chateaubriand. D'après ces critiques, les productions du premier écrivain de notre pays et de notre siècle ne forment plus qu'un amas de ruines. On peut extraire, à la rigueur, de ce monceau de débris quelque minime fragment assez bien conservé; mais aucune partie n'est restée debout, et l'ensemble n'a plus ni corps, ni couleur, ni figure. Les plus complaisants veulent bien, par condescendance pour la passion de jeunesse que M. Sainte-Beuve garde à l'épisode de *Réné*, consentir à laisser subsister cet épisode; mais *Atala*, le *Dernier Abencérage*, le *Génie du Christianisme*, les *Martyrs*, l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, les *Mémoires d'outre-tombe*, en y comprenant les autres ouvrages moins achevés de l'auteur, ou ceux qui sont plus ou moins des écrits de circonstance, tout cet ensemble de productions est indistinctement et inflexiblement condamné à mort. C'est en vain que les libraires cassent chaque jour, au nom du public, l'arrêt des critiques, en réimprimant sans relâche, soit séparément, soit dans leur totalité, les ouvrages de Chateaubriand; rien ne peut empêcher ces Dracons du journalisme de renouveler incessamment leur impitoyable sentence.

Il est convenu que Chateaubriand ne doit laisser que des pages, et qu'il était incapable de composer un ouvrage complet. Il serait pourtant bon de s'entendre

sur ce qu'on appelle un ouvrage complet. Si l'on n'accorde ce titre qu'aux productions littéraires qui n'offrent aucune partie faible, et qui sont également belles depuis la première page jusqu'à la dernière, nous reconnaissons sans peine que la condamnation portée contre Chateaubriand est juste; l'épisode même de *Réné* ne peut échapper à cette condamnation que parce que, de tous les ouvrages de l'auteur, cet épisode de quelques pages est le plus court.

Mais, si cette règle terrible doit être appliquée aux œuvres de Chateaubriand, il faudra l'appliquer aussi à toutes les productions de la littérature ancienne et moderne, et il en résultera un massacre épouvantable. Combien sera petit, en effet, le nombre des chefs-d'œuvre qui y échapperont! Le poème de l'*Enéide*, par exemple, est-il un ouvrage plus complet que les *Martyrs*? Combien de gens soutiennent que les six derniers livres sont d'une lecture pénible, et cependant l'ouvrage vit! Même parmi les Italiens les plus idolâtres du Dante, combien reconnaissent que si l'*Enfer* et le *Purgatoire* offrent un attrait irrésistible, le *Paradis* laisse beaucoup à désirer! Cette observation ne s'applique-t-elle pas également au poème de Milton, dont bien des morceaux sont d'une digestion laborieuse, même pour des Anglais? Et dans notre littérature combien d'ouvrages reconnus comme des chefs-d'œuvre, offrent des parties faibles, ingrates, et plus ou moins fanées! Toutes les *Lettres provinciales* de Pascal sont-elles également intéressantes? le *Télémaque*, qu'on nous fait apprendre par cœur dans notre enfance, nous paraît-il dans notre âge mûr également attrayant d'un bout à l'autre? Combien d'exemples pourrions-nous joindre encore à ceux que nous venons de citer! Quand on aura prouvé contre l'auteur des *Martyrs* une vérité qu'il a reconnue très-expressément lui-même, qu'il s'était trompé en obéissant au préjugé classique et en se livrant à la tentative impossible, ridicule pour les uns, choquante pour les autres, de peindre par des mots et avec une rigoureuse orthodoxie un enfer et un paradis chrétiens, aura-t-on prouvé que son livre est en soi moins complet que la trilogie du Dante ou le poème de Milton? Aura-t-on prouvé qu'une grande et belle composition perd tout son prix, parce que deux parties sur vingt-quatre y sont defectueuses? Quant à nous, nous avons relu bien des fois les *Martyrs*, à des âges différents et avec un intérêt toujours très-vif; nous passons tout simplement les deux chants du Paradis et de l'Enfer, nous glissons rapidement sur les quelques pages consacrées au Purgatoire; et nous avons la faiblesse de nous laisser toujours charmer par les séductions enchanteresses d'un ouvrage où, parmi un certain nombre de défauts, on rencontre à chaque pas, comme le dit si bien M. Sainte-Beuve, des beautés, des miracles, d'imagination et d'harmonie.

Il y a certainement dans les *Martyrs*, et surtout dans le *Génie du Christianisme*, plus d'inégalités que dans l'épisode *Réné*. Cet épisode compose un petit ensemble mieux distribué, le style y est d'une perfection plus soutenue que dans le *Génie du Christianisme* et moins tendue que dans les *Martyrs*. Mais combien les deux grands ouvrages de M. de Chateaubriand offrent d'aliments plus variés et plus substantiels à l'admiration, et quelle différence entre la donnée large, solide et féconde qui leur sert de base, et le thème fragile, maladif, exceptionnel, sur lequel repose l'épisode de *Réné*! Hésitant devant l'autorité de M. Sainte-Beuve et de plusieurs

autres appréciateurs éminents qui tiennent le petit roman de *Réné* pour le plus vivace des ouvrages de Chateaubriand, nous venons de le relire encore une fois, et nous doutons plus que jamais qu'il résiste aussi bien à l'action du temps que l'ouvrage dans lequel il figurait d'abord assez peu convenablement, et dont les éditeurs ont maintenant l'idée plus heureuse de le détacher pour le réunir en un volume avec *Atala* et le *Dernier Abencerrage*.

Tout le monde sait que M. de Chateaubriand a voulu peindre dans *Réné* une maladie de l'âme ou de l'esprit, la maladie de l'ennui, le *tedium vite*, la mélancolie à triple dose. D'autres avant lui ont connu et décrit cette disposition intellectuelle et morale, mais avec moins d'insistance que lui, et en isolant moins des sentiments plus ordinaires dont se nourrit le cœur humain. L'auteur de *Réné* a fait de ce mal une sorte de spécialité, et il l'a peint avec d'autant plus de complaisance, que nul ne l'a éprouvé plus vivement et plus longtemps que lui, car il en a souffert jusqu'à la fin de ses jours; il a pu faire aimer le tableau de ce mal à sa génération, qui le ressentait plus ou moins, et à la génération suivante, qui y avait encore des dispositions; mais, pour les nations plus peut-être que pour les individus, ce genre de maladie constitue un état passager. M. Sainte-Beuve dit déjà: "Vous, jeunes gens, vous ne l'avez plus." Et, en effet, ils ne l'ont plus; et déjà pour eux tous les types romanesques atteints de cette sorte d'infirmité, Werther, René, Child-Harold, Obermann, Adolphe, sont comme des fleurs soumises à je ne sais quelle opération chimique qui, sans les flétrir absolument, leur aurait enlevé leurs couleurs naturelles et presque tout leur parfum; tandis que d'autres fleurs, très-diverses, mais qui plongent leurs racines dans la réalité universelle et humaine, gardent le coloris inaltérable et l'éternel parfum de la nature et de la vérité.

A cet inconvénient de représenter un type maladif et exceptionnel se joint, pour l'épisode de *Réné* le désavantage de reposer sur une donnée encore plus exceptionnelle, qu'on pourrait même dire répugnante, si l'auteur n'avait mis une extrême délicatesse à la voiler le plus possible. Mais, si cette délicatesse adoucit le fond repulsif de la situation, elle rend cette situation plus fautive encore. Rien ne prépare, rien ne motive, rien n'explique le sentiment criminel prêté à Amélie. Ce sentiment est incompatible avec la pureté de son âme, de son esprit et l'élevation de son caractère. Des païens seuls auraient pu l'admettre comme une fantaisie cruelle et soudaine du destin. Pour des chrétiens il ne peut avoir que la signification d'un mauvais rêve. On est tenté de se révolter quand on voit une créature presque angélique prendre au sérieux ce cauchemar, et l'auteur recourir à une invention aussi fâcheuse pour donner à son récit une moralité qui n'en ressort pas, car il n'y a aucun rapport direct entre les défauts du caractère de René et le sentiment coupable qu'à son insu il aurait inspiré à une sœur candide et innocente. C'est cette conclusion arbitraire qui mérite bien la qualification de *moralité plaquée*, donnée suivant nous à tort par M. Sainte-Beuve au discours final du père Souël. Celui-ci, au contraire, nous paraît complètement dans le vrai, quand il dit à René: "Les maux dont vous vous plaignez sont de purs néants;" et quand, obligé qu'il est par l'auteur de prendre pour un fait vrai le sentiment faux prêté à Amélie, le père Souël ajoute: "Toute la pureté, toute

la religion d'une sainte rendent à peine tolérable la seule idée de vos chagrins," le lecteur, qui ne fait point la part du roman, est tenté de dire au père Souël qu'il a bien de la bonté de croire au malheur réel de René, et que cette idée, à peine tolérable, est encore un pur néant.

Une œuvre d'art, si bien exécutée qu'elle soit, peut-elle compter sur un long avenir, quand elle repose sur un fond tout à la fois si faible et si faux ? Nous serions, nous, porté à penser qu'*Atala*, malgré ses bigarrures, et le *Dernier Abencerage*, malgré sa roideur chevaleresque un peu guindée, passeront peut-être moins que *René* ; mais nous croyons que le *Génie du Christianisme* et les *Martyrs* ne passeront pas.

IV.

Toutes les critiques qu'on dirige aujourd'hui contre le premier de ces deux ouvrages ont été répétées cent fois depuis soixante ans. Plan vicieux, lieux communs, argumentation frivole et profane par sa frivolité même, enfantillages, absurdités. Ces reproches divers, qui ne sont pas tous dénués de quelque fondement, furent adressés à l'auteur du *Génie du Christianisme* dès l'apparition de son livre. Dès cette époque, M. de Fontanes faisait spirituellement justice de l'austère indignation de certains philosophes, qui, tout en se nourrissant avec délices des bouffonneries antireligieuses de Voltaire, se sentaient profondément scandalisés qu'on osât développer avec éclat les beautés poétiques d'une religion destinée exclusivement, suivant eux, à édifier, et non à plaire. Cette classe d'adversaires du *Génie du Christianisme* s'est perpétuée en se modifiant plus ou moins. S'efforce surtout de montrer qu'une religion est belle au lieu de s'attacher uniquement à prouver qu'elle est vraie, constitue, suivant eux, une profanation et une puérité. Pour que cet argument eût quelque valeur, il faudrait prouver qu'il y a incompatibilité entre la vérité et la beauté d'une religion. À défaut de cette démonstration, l'argument n'établit qu'une chose, c'est que le *Génie du Christianisme*, en tant qu'apologétique, est un ouvrage très-incomplet : cela est incontestable ; mais l'auteur n'a jamais prétendu traiter à fond l'immense sujet qu'il abordait. Assez d'autres s'étaient chargés avant lui de démontrer la vérité du christianisme, sans avoir pu empêcher Voltaire de le démolir à coups de sarcasmes dans l'esprit des classes éclairées, et par suite dans l'esprit des masses. C'est tout simplement la contre-partie de la polémique de Voltaire que Chateaubriand eut l'idée de tenter ; partout où celui-ci avait excité le rire et le mépris à l'aide de spirituelles caricatures, il entreprit d'éveiller l'intérêt, le respect, l'admiration, par des tableaux tour à tour gracieux, imposants ou émouvants. La question n'est pas de savoir s'il pouvait faire autre chose que ce qu'il a fait, mais s'il a bien fait ce qu'il voulait faire. Or il suffit d'ouvrir les yeux pour reconnaître que, depuis soixante ans, toute une partie des œuvres de Voltaire ne s'est jamais relevée des coups que lui a portés le *Génie du Christianisme*.

Le ton voltairien en matière de religion, ce ton d'écolier ricaneur et insolent, qui, malgré l'influence de Rousseau, était, au dix-huitième siècle, le signe caractéristique et essentiel du bel esprit, classe aujourd'hui un serin parmi les bohèmes. Le respect non-seulement des croyances religieuses, mais des cérémonies et des formes par lesquelles se manifeste le sentiment reli-

gieux, a gagné même les plus sceptiques et fait en quelque sorte partie de la tenue de tout homme bien élevé.

Quelques-uns nous diront que ce résultat est fort insignifiant, qu'il importe peu à la religion d'être l'objet d'un respect extérieur qui ne provient pas d'une adhésion intime et complète ; que la *religiosité* n'est pas la foi, et que l'auteur du *Génie du Christianisme* n'a fait que caresser et développer le premier de ces deux sentiments aux dépens du second.

Si c'est un incrédule qui parle ainsi, qui oppose avec complaisance les sévères et solides croyances du dix-septième siècle aux croyances plus ou moins relâchées du dix-neuvième, afin de pouvoir conclure en matière de religion par la formule *tout ou rien*, on remarquera du moins que l'influence du *Génie du Christianisme* est encore assez forte pour l'empêcher de dire franchement : rien.

Si c'est un croyant qui, non content de considérer le *Génie du Christianisme* comme un ouvrage insuffisant, serait disposé à le tenir pour un ouvrage dangereux, parce qu'il n'a produit, suivant lui, que des velléités religieuses, dont les unes peuvent ne pas aboutir et les autres se pervertir en un mélange d'impiété pratique et de verbiage artificiel, on peut, sans méconnaître la portion de vérité que renferme cette critique, en appeler aux faits, et prier l'adversaire de considérer, sans parti pris, ce qu'était le sentiment religieux, ou, pour parler net, le sentiment catholique avant l'apparition du *Génie du Christianisme*, et ce qu'il est devenu depuis. Si le catholicisme n'a pas reconquis sur les âmes, et comme règle et comme frein, l'empire qu'il exerçait au dix-septième siècle et qu'il avait à peu près complètement perdu au dix-huitième, on ne peut contester du moins qu'il n'ait fait d'assez notables progrès depuis soixante ans. Nous sommes loin d'attribuer uniquement ce résultat à un livre, il provient avant tout des faits. Les crises révolutionnaires, qui ébranlent périodiquement la société, ont réveillé dans les âmes l'instinct religieux, comme la tempête le ramène au cœur des matelots. Les grands changements, les grandes catastrophes imprévues, dont le dernier siècle et le nôtre ont été les témoins, ont fait en quelque sorte entrevoir aux hommes ce bras invisible, qui, pour employer une expression de l'ancien Balzac, "frappe les coups que le monde sent ;" et, comme de toutes les communions chrétiennes le catholicisme est incontestablement celle qui est le plus une religion, c'est le catholicisme surtout qui a naturellement gagné à cette disposition générale des âmes. Mais, quand bien même on refuserait à l'ouvrage de M. de Chateaubriand toute influence motrice dans cette impulsion, quand on ne voudrait voir dans son ouvrage que l'expression même trop frivole d'un sentiment produit par d'autres causes, comment méconnaître sans injustice qu'en donnant à ce sentiment religieux une satisfaction vive, quoique incomplète, le *Génie du Christianisme* n'ait contribué, pour sa part, à le maintenir et à l'étendre ?

Quelques adversaires très-respectables du *Génie du Christianisme* raisonnent autrement : ils accordent à l'ouvrage de M. de Chateaubriand une influence momentanée, mais ils lui refusent toute influence durable : ils reconnaissent qu'au début ce livre a provoqué une réaction religieuse, mais ils ajoutent que cette réaction, en raison même de son caractère frivole, n'a pas poussé de racines, s'est bientôt dénaturée et pervertie, et que

c'est en s'écartant complètement de la voie ouverte par le *Génie du Christianisme* que le sentiment catholique a gagné tout le terrain qu'il a reconquis aujourd'hui sur l'esprit du dix-huitième siècle.

Ne peut-on pas tirer des faits une explication toute différente ? Quand le *Génie du Christianisme* s'est présenté aux hommes de 1802, il s'adressait à une génération dégoûtée, il est vrai, des doctrines antireligieuses du siècle précédent et disposée à accueillir avec joie un livre qui les combattait avec des armes nouvelles ; mais cette génération était cependant trop imbuë encore des préventions au milieu desquelles elle avait été élevée pour que l'esprit de l'ouvrage qu'elle admirait pût la pénétrer bien profondément. Le Concordat lui-même, qu'on présente avec raison comme un fait plus important que la publication du *Génie du Christianisme*, ne paraît pas avoir notablement transformé le public de 1802, puisque ce même public, qui avait accueilli avec tant d'enthousiasme et le grand événement religieux et le beau livre qui en était comme l'accompagnement poétique, devait, quelques années plus tard, se montrer singulièrement indifférent devant les faits les plus contraires au sentiment catholique dont il paraissait animé, et laisser, sans aucune émotion appréciable à distance, confisquer, par un conquérant irrité, non-seulement le pouvoir temporel, mais la personne même du Pape.

Si, en comparant cette indifférence de la génération qui salua le Concordat et le *Génie du Christianisme* au trouble manifeste et sincère qui agite aujourd'hui tant d'âmes, en présence de la crise où se trouve engagée la Papauté, on constate que le sentiment catholique est en progrès depuis le premier Empire, peut-on équitablement réserver l'influence du livre de M. de Chateaubriand pour la première de ces deux situations et l'exclure de toute participation à la seconde ? A-t-il été, en un mot, indifférent à la cause catholique que, depuis le Concordat, deux générations, en entrant dans la vie, aient commencé par lire le *Génie du Christianisme* avant d'ouvrir le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire ; qu'elles aient appris dans ce livre à s'intéresser, ne serait-ce que par l'imagination, à la religion qu'on leur enseignait, et à l'aimer déjà pour ses beautés avant de la discuter plus ou moins dans ses dogmes et dans ses prescriptions ?

Que ce poétique supplément au catéchisme contienne des détails frivoles ou même fantaisies, qu'il soit insuffisant, que l'esprit ait besoin de secours plus puissants pour combattre sa propre résistance ou la résistance intéressée des passions, nul ne peut le nier. Mais il nous semble qu'on ne peut pas nier davantage que tout jeune homme bien doué, dont le cœur se sera ému, dont l'imagination se sera éveillée en lisant les belles pages du *Génie du Christianisme*, ne gardera quelque chose de cette première impression : des causes diverses pourront le détacher plus ou moins de sa religion, mais il ne deviendra pas pour elle un ennemi, ou, s'il le devient, il en souffrira, et dans tous les cas le sens religieux sera dès sa jeunesse assez développé en lui pour lui inspirer le dégoût de ce genre de polémique mesquine, impertinente et méprisante qui a joué un si grand rôle au dix-huitième siècle.

Il serait trop facile de constater l'influence du *Génie du Christianisme* sur une foule de productions littéraires de notre siècle, écrites dans le même esprit ; il nous semble plus intéressant de signaler cette influence même

dans le langage de plus d'un philosophe de nos jours qui se place à un point de vue d'indépendance complète par rapport à la religion.

Lorsqu'au siècle dernier J. J. Rousseau, repoussant à la fois le matérialisme de d'Olbach et le déisme de Voltaire, qui s'en rapprochait beaucoup, osa présenter l'autorité du sentiment et de la conscience, — ce qu'il appelle le jugement interne, le *dictamen secret*, — comme une sauvegarde en matière de religion et de morale contre les sophismes de la raison, tous les encyclopédistes, on y comprenant Voltaire, qualifièrent cette déclaration de *capucinade*. Que diraient donc aujourd'hui Voltaire et les encyclopédistes, s'ils voyaient un philosophe qui passe pour très-hardi, M. Renan, écrire cette phrase bien plus forte que toutes celles de Rousseau : " Dieu est le produit de la conscience, et non de la science et de la métaphysique. Ce n'est pas la raison, c'est le sentiment qui détermine Dieu. Voilà pour qu'on l'art, la poésie et la religion sont, en théodicée, supérieurs à la philosophie." Nous ne prétendons pas que cette phrase ne puisse soulever des objections diverses et de la part de la religion et de la part de la philosophie, nous disons seulement qu'elle n'eût jamais été écrite par un libre penseur, même de l'école de Rousseau, avant l'apparition du *Génie du Christianisme*.

N'est-ce pas aussi sous l'influence visible du *Génie du Christianisme* que M. Michelet a écrit un jour cette page :

" Faisons les fiers tant que nous voudrons, philosophes et raisonneurs que nous sommes aujourd'hui ; mais qui de nous, parmi les agitations du mouvement moderne, ou dans les captivités volontaires de l'étude, dans ses âpres et solitaires poursuites, qui de nous entend sans émotion le bruit de ces belles fêtes chrétiennes, la voix touchante des cloches et comme leur doux reproche maternel?... Qui ne voit sans les envier ces fidèles qui sortent à flots de l'église, qui reviennent de la table divine rajeunis et renouvelés?... L'esprit reste ferme, mais l'âme est bien triste... Le croyant de l'avenir, qui n'en tient pas moins de cœur au passé, pose alors la plume et ferme le livre, il ne peut s'empêcher de dire : " Ah ! que ne suis-je avec eux, un des leurs, et le plus simple, le moindre de ces enfants ! "

On nous dira peut-être que cette page prouve précisément contre l'influence salutaire que nous attribuons au *Génie du Christianisme*, puisqu'elle n'a pas empêché son auteur de se ranger, peu d'années après l'avoir écrite, parmi les adversaires les plus violents de l'Église catholique ; mais, avant de répondre à cet argument exceptionnel, nous demandons à notre tour qu'on nous prouve que jamais M. Michelet ne se retrouvera dans la disposition d'esprit et de cœur qui lui a dicté cette page émue et sincère ?

A continuer.

FEUILLETON :

UN PROJET D'AVENIR.

SANS DOT.

X

(Suite.)

— Sa mère n'avait pas de fortune.

— Vous en êtes sûr ?

—Très-sûr.

—Mais d'où mon père fait-il donc sortir tous ces beaux revenus, ce train de maison qu'il a fait briller à mes yeux pour m'allécher ?

—D'où ? de son propre coffre-fort. Ce mariage a été le rêve de votre père, et votre père est riche. Il n'est pas étonnant qu'il se dessaisisse de la plus grande partie de sa fortune, et qu'il forme le projet de vous l'abandonner si vous épousez la fille de son ami.

—Vous m'étonnissez, monsieur, et, si cela, est, je suis tombé dans un vrai guet-apens. Cette fortune m'appartiendra tôt ou tard, et cela n'enrichit pas ma future. Ah ! M. de Plainville n'est pas riche !

—Entendons-nous : M. de Plainville a une certaine fortune, un peu plus du quart de celle que vous aurez un jour ; il y joint sa retraite de colonel et vit honorablement. Voyez maintenant si cela vous suffit.

Le jeune homme tordait ses moustaches et écoutait avec attention.

—Non, en vérité, reprit-il, cela ne peut me suffire. Je reconnais que mademoiselle de Plainville a toutes les qualités et toutes les vertus ; mais dans notre siècle il faut autre chose, le bien-être avant tout. Et puis, docteur, faut-il vous l'avouer ? j'ai grandement écorné le bien de ma mère, et j'ai des dettes ; pour les payer, je comptais sur la dot de mademoiselle de Plainville.

—Dans ce cas, vous avez compté sans votre hôte.

—Oui, et j'enrage de me voir dans une aussi ridicule position ; heureusement je fais à temps cette découverte, et rien n'est irréparable. Je ne me marierai qu'avec une femme qui m'apportera en dot au moins deux cent mille francs, et ce n'est pas trop pour consentir à aliéner ma liberté. Je vous remercie, docteur, et je vous quitte, car je veux agir avant que le *oui* solennel soit prononcé.

—Que ferez-vous ?

—Je n'en sais rien ; il faut que je trouve un moyen adroit de reculer sans fâcher mon père ; je vais y rêver en dégustant une bouteille de champagne, cela me donnera des idées.

M. Jerson rendit de bon cœur sa poignée de main au jeune homme, et le regardant s'éloigner :

—Voilà comme ils sont tous aujourd'hui ! murmura-t-il ; on dirait que c'est un cœur de métal qui bat dans leur poitrine ; et c'est pourtant là l'homme qu'on voulait donner à Blanche ! Ah ! grand Dieu !

Le bon docteur, en raisonnant ainsi, se dirigeait, le cœur allégé et le sourire aux lèvres, vers une des barrières ouvertes çà et là dans le petit mur à hauteur d'appui qui enclavait le Champ de Mars. Tout à coup il s'arrêta et attendit un homme en uniforme qui marchait rapidement dans la rue, son képi avancé sur les yeux et le front baissé. Il passa tout près du vieillard sans y prendre garde ; mais celui-ci l'interpella.

—Que cherchez-vous ainsi entre les pavés, Raoul ? cria-t-il gaiement.

Raoul, car c'était lui, se détourna et vint s'accouder sur le mur revêtu de granit. Sa pâleur était extrême et son regard sombre. Il serra en silence la main que le docteur lui tendait.

—Êtes-vous pressé ? demanda M. Jerson.

—Très-pressé.

—Je ne vous raconterai donc pas maintenant la conversation que je viens d'avoir avec quelqu'un que vous envoyez à tous les diables. Allons, morbleu ! du courage ; vous êtes triste et morne à faire peur.

—Je suis malheureux, monsieur.

—Peut-être pas tant que vous vous l'imaginez. Je ne veux encore rien avancer ; mais les choses qui vous intéressent vont prendre une meilleure tournure. Après la revue, venez chez moi, je vous attendrai ; car j'ai une fameuse nouvelle à vous apprendre. Voilà quelqu'un qui vous appelle du geste, c'est Albert ; vous êtes en retard, sans doute. Mais allez donc ; maintenant d'ailleurs je suis muet, tantôt je ne le serai pas.

Raoul partit en courant, et M. Jerson reprit, en se frottant les mains de satisfaction, le chemin de sa maison. Il marchait de son pas le plus leste et frappait les pavés du bout de fer de sa canne.

—Comment est ce pauvre homme, notre voisin, que vous étés allé voir hier au soir, monsieur Jerson ? lui demanda sur sa route une femme debout sur le seuil d'une boutique.

—Mort sans doute à cette heure répondit gracieusement le bon vieillard avec son plus charmant sourire.

L'air dont cette nouvelle était annoncée n'était guère en harmonie avec la nouvelle elle-même ; mais le docteur était en ce moment si heureux !

XI

UN BON RÉSULTAT.

L'importante question qui se débattait dans la famille de Plainville ne semblait pas la troubler, et à la surface rien n'était changé. Blanche dissimulait de son mieux le chagrin poignant qui lui serrait le cœur, et avait eu le courage de prier Raoul de cesser ses visites au moins pour quelque temps. Il avait obéi. Ce premier sacrifice avait beaucoup coûté à la jeune fille, ainsi séparée de l'ami de son enfance, de son second frère, de celui auquel sa mère avait voulu confier son avenir ; mais, guidée par le saint confident des dernières pensées de sa mère, qui lui avait enseigné les lois austères du devoir, et sentant que la présence de M. de Chailland devenait de jour en jour plus désagréable et plus pénible à son père, elle n'avait pas hésité.

Albert plaignait vivement sa sœur et devenait, à son insu, pour lui plaire, un frère complaisant et un fils modelé. Exact à tous les repas, il refusait obstinément

les invitations qui lui étaient faites. Plein de sollicitude pour la santé de Blanche, il était toujours prêt à lui offrir le bras pour la conduire chez le général, auquel il faisait volontiers visite, ou chez madame d'Arbois, où il était sûr de trouver Lucie, dont les agaceries et les petites méchancetés l'amusaient.

Le lendemain du jour où avait eu lieu la conversation rapportée dans le chapitre précédent, il avait poussé l'obligeance jusqu'à remplacer sa sœur pour la lecture du journal, et il terminait sa tâche à sa plus grande satisfaction, quand il vit Blanche se lever avec précipitation et quitter l'appartement.

Presque aussitôt la porte du salon s'ouvrit, et M. du Pasquier entra, les traits bouleversés.

— Elle l'aura vu passer, pensa Albert en cédant sa place au vieillard et en cherchant son képi des yeux pour s'esquiver.

Mais les premières paroles que prononça M. du Pasquier l'arrêtèrent.

— Ah ! les enfants ! les enfants ! s'exclamait le pauvre homme d'une voix essoufflée, que cela donne de soucis et de déplaisir ! Tu ne le croirais pas, Plainville, et je ne sais comment te l'avouer : Charles est parti.

— Comment, parti ! dit M. de Plainville, dont les épais sourcils se froncèrent.

— Comment, je n'en sais rien ; pourquoi, je ne le comprends guère. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est parti pour Paris sans me prévenir... Au point où en sont les choses... Je suis indigné... furieux !

— Explique-toi, s'écria durement M. de Plainville. Morbleu ! ceci me semble louche.

M. du Pasquier tira un papier de sa poche.

— Voici ce qui vient de m'être remis de sa part, dit-il humblement ; veux-tu que je te lise ce billet ?

— Oui.

Albert s'était approché et écoutait de toutes ses oreilles.

Après avoir toussé et poussé bon nombre de gros soupirs, M. du Pasquier déplia lentement le billet et lut :

« C'est pour vous obéir, mon cher père, que j'ai quitté Paris et que je vous ai laissé demander pour moi la main de mademoiselle de Plainville. Je le dis hautement, je me serais trouvé très-honoré de l'obtenir ; mais l'honneur me commande de reculer à temps. Je suis engagé avec une autre femme, digne à tous égards de devenir votre fille, et je n'ai qu'un regret, c'est de m'être laissé entraîner par le désir de vous obéir. Vous ferez jo l'espère, valoir mes excuses près de M. de Plainville. Quant à mademoiselle Blanche, je lui suis demeuré si complètement indifférent, qu'elle sera, j'en suis sûr, charmée de se voir débarrassée d'un prétendu qu'on lui imposait. »

Après la lecture de cette épître, il y eut un moment

de silence. M. de Plainville avait écouté d'un air grave et digne, Albert avec une joie qu'il ne cherchait pas à dissimuler. — En voilà une charge ! pensait-il. Hypocrite, va ! si tu n'avais eu l'esprit de partir, je me serais donné la satisfaction de te couper les deux oreilles.

— Ce n'est pas lui qu'il faut blâmer en tout ceci, dit enfin M. de Plainville ; il a bien fait, un homme d'honneur n'a que sa parole.

— Je lui sais gré de l'obéissance dont il a fait preuve, dit le père crédule ; mais il aurait dû parler plus tôt. Du reste, j'espère qu'il se montrera soumis une seconde fois. Je n'accepte pas ainsi une défaite, et je vais...

M. de Plainville regarda sévèrement son ami.

— Tu vas me faire le plaisir de ne plus lui parler de ma fille, dit-il ; il la demanderait à deux genoux qu'il ne l'obtiendrait plus. J'ai tenu ma parole envers et contre tous ; aujourd'hui je m'en regarde comme délié. Qu'il ne soit plus question de cela entre nous. Nous étions deux vieux fous, et voilà. Tais-toi, te dis-je, ce mariage est désormais impossible. D'ailleurs, je le dirai sans détour, il rendrait Blanche malheureuse. Sa pauvre mère avait eu pour elle d'autres idées.

Albert n'écouta pas la réponse de M. du Pasquier ; il en avait assez entendu, et il se hâta de quitter le salon sans bruit.

En six ou sept enjambées il se trouva dans la chambre où Blanche s'était réfugiée, et, tout haletant, il lui raconta ce qui venait de se passer ; puis, dans la fougue de sa joie, il saisit Blanche, que l'annonce de ce bonheur inattendu stupéfiait, et l'entraîne dans une danse folle autour de l'appartement.

Tout en chantant *tra-la-là* d'une voix éclatante, il tournait, il pirouettait, il tourbillonnait avec une telle vitesse, que Blanche, qui en perdait la respiration, se trouvait dans l'impuissance de l'arrêter. « Assez, Albert, assez ! » criait-elle en se débattant. Tout à coup elle ajouta en essayant de prendre pied : « Raoul ! »

Ce fut la goutte d'eau jetée sur la flamme, et ce simple mot calma sur-le-champ le danseur intrépide. Il alla déposer sur une chaise sa sœur, dont les yeux ne voyaient plus, tant elle était étourdie, fit un dernier pas en déployant toute sa grâce, salua jusqu'à terre et sortit.

Raoul était chez lui. M. Jerson avait ramené l'espérance dans son cœur ; la visite d'Albert l'y fit complètement rentrer, et le docteur, qui survint, assura que « c'était quand le fer était chaud qu'il fallait le battre. »

En conséquence, il fut convenu qu'on se réunirait pour obtenir au plus tôt l'assentiment de M. de Plainville.

Blanche et Raoul implorèrent ; M. Jerson parla politique à volonté et redit toutes les vérités qu'il avait dites lors de sa malheureuse tentative ; Albert se dévoua complètement, ne quitta pas son père et fit des parties de piquet sans fin.

M. de Plainville ne répondait pas, mais on devinait qu'il était ébranlé.

Le dimanche arriva.—Faisons une scène attendrissante, avait dit Albert, qui s'ennuyait d'attendre ; il capitalera. Pour mon compte, je veux bien me jeter à genoux en y entraînant le docteur.

Cela ne fut pas nécessaire. L'abbé Duclos, avec l'autorité de son saint caractère, s'était rendu le matin chez son vieil ami, qu'il savait dégagé, et lui avait parlé au nom de la mémoire de madame de Plainville, qui, déjà dans les ombres de la mort, l'avait choisi comme un témoin de ses dernières volontés. Il avait fait vibrer dans le cœur du colonel deux cordes puissantes ; l'affection vraie et le respect profond qu'il avait gardés pour sa femme, et l'amour qu'il portait à sa fille. A cette âme naturellement haute et que le sentiment exalté de l'honneur militaire rendait capable de comprendre tout ce qui était noble et grand, il avait fait apparaître le sublime idéal du mariage chrétien, si supérieur à ces unions où l'on ne consulte que les intérêts matériels et la vanité. Il avait laissé M. de Plainville touché, convaincu. Le vieux colonel, quand il vit entrer Raoul, l'appela du geste. M. Jerson et Albert échangèrent un regard plein d'espoir ; Blanche baissa les yeux.

—Raoul, dit le vieillard de son ton ordinaire de brusquerie, dans combien de temps espères-tu devenir capitaine ?

—Avant un an, mon oncle.

—Eh bien, mon garçon, le jour où l'autre épaulette se fixera sur ton épaule droite, tu pourras demander un congé, hein ! tu me comprends ?

C'était facile à comprendre. Blanche et Raoul émus s'approchèrent de M. de Plainville, qui paraissait heureux du bonheur qu'il venait de causer. Albert vint en faisant des glissades jusqu'au fauteuil où M. Jerson se frottait le menton avec l'air du monde le plus satisfait ; son visage rayonnait.

—Eh bien, docteur, fit-il, la victoire est à nous ; je ne puis vous dire combien j'en suis heureux, les pieds me démangent, je voudrais danser. Pourquoi Nini s'est-elle endormie en soupant ? Tenez, pour me faire plaisir, faisons un tour de valse.

—Êtes-vous fou ? dit le docteur en riant. Me faire danser, moi !

—Oui, vous. Allons, docteur, un peu de bonne volonté, je vous passe le bras autour de la taille : quelle grosse taille vous avez ! et je vous enlève. Ah ! grand Dieu ! non, je ne vous enlève pas.

M. Jerson riait aux larmes des vains efforts d'Albert pour l'arracher à son fauteuil et il le menaçait de sa canne quand on frappa à la porte. Blanche et Raoul s'éloignèrent de M. de Plainville, qui mit un doigt sur ses lèvres comme pour recommander le secret.

—Entrez ! cria Albert.

Madame d'Arbois, accompagnée de Lucie et de Laure Dudressay, se présenta ; l'abbé Duclos les suivit de près ; il jeta un regard intelligent sur le petit groupe de famille, comprit tout d'un regard, mais ne dit pas un mot ; on s'assit, et la partie commença sans tarder.

Albert déclara qu'il y resterait, ce qui ne parut pas déplaire aux deux jeunes filles. Il fut étourdissant de gaieté et se réunit à Laure pour prier Blanche d'assister au bal qui se donnait le surlendemain chez les parents de la jeune fille.

—Je suis sûre, dit tout à coup Lucie, qu'il n'y a que l'embarras de s'occuper de sa toilette qui retient Blanche.

—Non, dit Blanche, il ne me manque qu'une coiffure.

—Que je te donne ! s'écria Albert. Il n'y a plus moyen de reculer, tu ne peux refuser un présent que je t'offre en souvenir de l'arrangement de ce soir ; n'est-ce pas, mesdemoiselles ?

—C'est selon l'arrangement, dit Lucie, qui se demandait la cause du rayonnement de tous ces visages naïguère si sérieux et si attristés : s'il ne doit pas être agréable à Blanche ?

—Oh ! pardon, je suis un trop aimable frère pour qu'il y ait rien de déplaisant dans ce qui s'arrange entre nous. Mais revenons à la coiffure, je veux la recommander moi-même ; à qui demanderai-je conseil ? Mademoiselle Laure, vous avez un excellent goût, voulez-vous être assez bonne pour me donner votre avis ?

Et Albert, prenant dans sa poche un portefeuille et un crayon, attendit, les yeux fixés sur Laure.

—Mon cousin est bien agréable pour moi ce soir ! dit aigrement Lucie à M. Jerson.

—Charmant, répondit bravement le vieux docteur ; qui prenait ces paroles à la lettre et qui ne voyait pas la blessure faite à l'amour-propre de femme de Lucie. C'est un excellent garçon, gai à l'excès ; ne voulait-il pas me faire danser quand vous êtes arrivées ?

—J'attends mademoiselle, dit Albert à Laure, qui regardait attentivement Blanche ; que décidez-vous ?

—Si j'étais Blanche... commença Laure.

—Sans calembour, interrompit Lucie à demi-voix.

Albert agita son crayon avec impatience.

—J'aurais une coiffure de bluets bleu-de-ciel entremêlés d'épis d'argent, continua Laure, qui n'avait pas entendu.

Albert écrivit et répéta :

—Bluets bleu-de-ciel entremêlés d'épis d'argent.

—Mais, monsieur, dit Laure, consultez Blanche et Lucie avant de faire un choix.

—C'est inutile, dit Albert en remettant son portefeuille dans sa poche ; j'ai, je vous le répète, une foi entière dans votre goût, et cette coiffure, j'en suis sûr, sera charmante sur les cheveux blonds de ma sœur.

Raoul et Blanche écoutaient machinalement et ne

prenaient pas une part active dans la conversation ; toutes ces paroles ne valaient pas une de leurs pensées.

XII

AU BAL.

Blanche allait rarement dans le monde. Depuis la mort de sa mère, elle n'y avait pas reparu, et elle n'aurait pas assisté au bal qui se donnait chez le général si Laure n'avait mis à l'y entraîner l'entêtement d'enfant gâté qu'elle mettait en toutes choses, et si Albert ne s'était joint à elle.

Blanche regretta cette soirée, qu'elle aurait pu passer entre son père et Raoul, et consentit à tout ce qu'on voulut.

Quand elle entra avec madame d'Arbois et Lucie dans le salon brillamment éclairé, tous les regards s'arrêtèrent sur elle avec cette expression d'admiration sympathique qui ne s'accorde pas à la beauté qui ne fait qu'éblouir, mais à celle qui charme en éblouissant. Une femme, quelque jolie qu'elle soit, l'est plus ou moins, selon qu'elle porte le costume qui lui sied, ou qu'elle se trouve dans le milieu qui lui convient.

Telle qui passera inaperçue dans la rue deviendra sous le feu des lustres d'une beauté éclatante, et, en voyant ce teint qui s'éclaire, ces yeux qui étincellent, ce corps dont chaque mouvement est plein de grâce, on crierait volontiers à la métamorphose ; telle autre sera à peine remarquée au bal, où elle porte un teint qui rougit, des bras décharnés, une taille roide et droite, et paraîtra charmante et distinguée en toilette de ville.

À la suave beauté de Blanche, rien ne pouvait mieux convenir qu'une parure de bal. Avec sa robe de tulle blanc et sa couronne de bluets à épis d'argent posée avec une grâce charmante sur ses cheveux relevés à la Marie Stuart et laissant à découvert ses tempes nacrées et les purs contours de son front, elle était délicieusement jolie. Elle avançait son cou élégant légèrement penché et ses longues paupières abaissés sur son regard doux et profond.

Au moment où elle passait près d'un groupe d'hommes arrêtés dans un angle du salon, l'un d'eux, jeune homme à la mine intelligente, se tourna vers son voisin :

—Le nom de cette jeune fille ? dit-il.

—De laquelle ?

—Eh ! de la blonde, parbleu !

—Mademoiselle de Plainville. Comment la trouvez-vous ?

Le jeune homme leva les yeux vers le plafond.

—C'est drôle, dit-il, il n'y a pas de fissures, et pourtant j'aurais juré que cette céleste créature venait directement du ciel. Voyons, l'erval, vous qui êtes un peu poète, à quoi la comparerez-vous ?

Celui qu'il interpellait suivait Blanche des yeux.

—À une fleur surmontant un nuage, dit-il.

—Bravo, c'est bien cela, ou bien encore, et en parlant moins au figuré, à un ange en toilette de bal. Ah ! mais l'ange s'arrête, et le voilà qui serre la main à un bien joli démon.

C'était Laure qu'il désignait ainsi et qui s'était avancée vers Blanche. Sa robe et sa coiffure roses lui allaient à ravir, et son visage brun et coloré s'illuminait du double éclat de ses deux grands yeux noirs qui semblaient lancer des rayons. Elle conduisit Blanche jusqu'à la place choisie par madame d'Arbois, et, chaque fois que cela lui était possible, elle allait échanger avec elle quelques paroles rapides.

Blanche dansa plusieurs quadrilles, et, quand une valse ou une polka lui donnait le temps de se reposer, elle parcourait le salon du regard et se demandait ce qu'étaient devenus son frère et son cousin. Le général n'avait fait qu'apparaître, et l'absence de presque tous les officiers se faisait remarquer. Enfin elle aperçut Raoul qui venait vers elle. Il lui demanda si elle était engagée pour la première contredanse. La jeune fille lui montra son carnet rempli.

—Je devais m'y attendre, dit-il avec un sourire.

Et, comme le danseur de Blanche venait en ce moment la chercher, il s'éloigna. Blanche le vit se mêler à un groupe d'hommes et remarqua qu'il ne cherchait pas d'autre danseuse ; son air était devenu soucieux.

Elle attendit avec impatience la fin du quadrille, car elle espérait qu'il viendrait lui donner les raisons de son retard et de l'absence d'Albert ; mais son espoir fut déçu.

La soirée touchait à sa fin quand Albert parut dans le salon. Sa figure était rayonnante. Il chercha sa sœur des yeux, et, la voyant danser, il alla saluer la maîtresse de la maison, qui le gronda d'arriver si tard.

—Je regrette très-vivement de n'avoir pu venir plus tôt, madame, répondit-il, et d'autant plus que c'est la dernière fête à laquelle il me sera donné d'assister d'ici longtemps peut-être.

—Et pour quelle raison, monsieur ? demanda la mère de Laure.

Laure se trouvait là, et son radieux sourire s'effaça en entendant la réponse du jeune homme.

—Parce que notre régiment vient de recevoir un ordre de départ, dit-il ; dans quelques jours nous partons pour la Crimée.

Ces paroles furent entendues par plusieurs personnes, et Blanche, qui voyait qu'on s'empressait autour d'Albert, demanda à son danseur s'il savait de quoi il s'agissait.

Le jeune homme auquel elle s'adressait avait entendu parler de la dépêche qui était arrivée au moment où le bal commençait, et annoncer une pareille nouvelle à la sœur d'Albert lui semblait pénible. Deux vieillards, qui passaient en causant et qui ne connaissaient pas

Blanche, lui en épargnèrent la peine; la jeune fille entendit parfaitement ce qu'ils disaient. Elle devint si pâle, que son danseur crut qu'elle allait se trouver mal. Elle acheva cependant la figure commencée; mais le jeune homme, qui sentait sa main devenue froide trembler dans la sienne, eut pitié d'elle, et, échangeant quelques mots avec son vis-à-vis, il la reconduisit à sa place. Il était temps. Blanche sentait un nuage passer sur ses yeux, ses jambes fléchissaient; si elle ne s'était assise, elle serait tombée.

— Pourquoi n'es-tu pas restée jusqu'à la fin du quadrille? lui demanda madame d'Arbois; serais-tu malade? voudrais-tu sortir?

Blanche refusa d'un mouvement de tête.

— Ce n'est rien, ma tante, dit-elle avec effort, je me sens déjà mieux.

— C'est la chaleur, dit la vieille dame en regagnant son fauteuil, on étouffe dans ce coin.

ANNA EDIANEZ.

(La fin au prochain numéro.)

UN PEU DE TOUT.

— Pourquoi, demandait le père Dormeuil à ses élèves, les jours d'été sont-ils plus longs que les autres?

— M'sieu, répondit Hamburger, c'est parce qu'ils sont dilatés par la chaleur.

Mlle A..., renommée pour sa philanthropie, prenait des informations sur la situation de M. de R...

— C'est un charmant garçon, lui dit-on, qui mange fort gaiement une tante de province.

— Et où en est-il?

— Oh! il en est au café!

A propos d'émancipation, une danseuse réputée pour ses naïvetés vient d'envoyer cinquante timbres-poste de vingt centimes destinés à l'affranchissement des nègres.

En fait de partie de compagnie, méfiez-vous toujours d'une maison dont on vous dira:

— On y rit comme des fous, venez-y.

Si vous acceptez, on ajoutera:

— Prenez le premier convoi du matin, nous aurons toute la journée pour nous amuser.

Premier ennui! car, la veille au soir, du moment qu'il vous faut dormir un bon somme pour vous lever frais et dispos de grand matin, vous êtes sûr de ne pas dormir.

Où votre drap de lit trop court aux pieds vous agace.

Où le vent fait claquer vos persiennes privées des clavettes.

Où la crainte de manquer ce train si matinal.

Où votre voisin qui rentre pochard et veut planter un clou dans la muraille pour s'y pendre.

Où cent causes enfin qui vous procurent une veille

fiévreuse pendant laquelle votre pendule sonne perpétuellement des demies.

Peut-être, à l'aube, tomberez-vous dans une de ces torpeurs que l'inquiétude cauchemardo donne et qu'elle fait cesser, en sursaut, pour la remplacer par une migraine.

Vous êtes à peu près en retard, alors vous vous habillez à la hâte, c'est-à-dire que vous entrez dans des habits, chaussures et linge auxquels vous n'auriez jamais songé de sang-froid, bref, une de ces toilettes qui vous présagent mille désagréments pour la journée.

Vous voyez ça d'ici, n'est-ce pas?

Je continue.

Dans la rue, vous pressez le pas; alors, tous ceux qui vous précèdent sur le trottoir vous paraissent marcher en *cannetant*, leurs zig-zags vous irritent en vous fermant la marche.

Rejoint par un co-invité avec lequel il vous faut faire route, vous tombez, comme toujours en pareil cas, sur un de ces individus qui vous témoignent d'autant plus d'affection qu'ils vous sont plus antipathiques.

Au premier coin de rue, il s'arrête pour causer à un ami et répond à vos pincements d'impatience par un:

— Soyez tranquille, nous avons dix fois le temps.

Alors il vous faut prendre le pas de course pour arriver..... en retard.

Deux heures d'attente pendant laquelle votre compagnon vous crispe en vous répétant:

— J'en suis désolé, c'est de ma faute!

L'autre train vous a enfin emportés.

Avec votre billet de première classe, vous vous êtes réfugié dans une seconde pour fuir le fâcheux qui criait votre nom à tous les échos de la gare,—et vous vous appelez: Beed'anc—jugez un peu!!

Vous avez compté sur cette tranquillité que votre migraine réclame, mais vos voisins parlent avec un bruit de vaisselle cassée.

Votre vitre ne peut s'ouvrir, l'autre est défendue par une dame qui craint de s'enrhumer, une de ces viragos qui portent des soldats à bras tendus dans les foires.

A l'arrivée seulement, vous apprenez qu'on a choisi cette station parce qu'elle n'était pas éloignée de plus de quatre kilomètres de la localité où vous êtes attendu.

Seulement, on espère avoir un service d'omnibus pour l'hiver prochain.

Vous faites les treize kilomètres à pied.

A votre arrivée, on a déjeuné depuis une heure.

La dame de la maison vous remercie d'avoir bien voulu lui consacrer le reste de votre journée.

A votre arrivée, on proposait une longue promenade pour faciliter la digestion et aiguïser l'appétit du diner.

On vous répète dix fois d'un ton goguenard:

— A vous autres Parisiens qui ne marchez jamais, on va vous apprendre ce quo c'est qu'une bonne promenade!

Il s'agit d'aller boire une tasse de lait à une ferme éloignée de deux lieues dans la campagne.

Alors, sous votre vieux soulier expirant, vous sentez la semelle crevassée se rouler sur elle-même, et, après avoir ralenti le pas, vous restez un peu à l'arrière pour arracher cette languette de cuir. Tout à coup, la société rebroussant chemin, vous vous trouvez en tête de la colonne pour prendre, à travers champs, un petit sentier qui, dit-on, raccourcit le chemin de moitié.

Vous ouvez donc la marche dans une largeur de dix

centimètres, au milieu de blés encore lourds des pluies de la veille.

Cent pas plus loin, le bas de votre pantalon ressemble déjà à deux serviettes mouillées ; vous essayez le passage pour la société qui vous suit un à un et qu'il faudrait arrêter dans sa marche si vous osiez retirer le cailon aigu qui s'est logée sous votre semelle trouée.

Vous avez l'air de danser sur des œufs.

Après une heure de marche dans ce sentier qui doit raccourcir, mais qui est à peu près droit comme un chien qui se mord la queue, vous débouchez dans un chemin creusé entre deux talus raides surmontés d'une haie, — une vraie tranchée de siège.

Cinq minutes plus loin, ce couloir est hermétiquement obstrué par une voiture de fumier s'en allant piano dans la même direction, qu'il faut suivre pas à pas pendant une demie-lieue.

On sent horriblement la campagne !

Enfin vous arrivez à la ferme.

Depuis la veille, on nourrit des veaux, et le lait ne se vend plus.

A moins d'acheter un veau, ce qui donne droit à sa ration de lait.

Sous la promesse de nombreux rafraîchissements, on se remet en route sans trop murmurer.

Au sentier dans les blés, vous reprenez la file. La maîtresse de la maison, qui marche en avant sans se donner la peine de tourner la tête, adresse, à vous cinquième, des nombreuses questions dont le vent, qui vous souffle en plein dos, ne laisse pas entendre le plus petit mot.

Vous faites donc au hasard des réponses qui, peu à peu, donnent à la dame la conviction que vous êtes un individu imbécile — et même obsédé.

À l'arrivée, vous poussez une reconnaissance vers la salle à manger pour vous rendre compte des préparatifs de la table ; votre estomac se serre douloureusement à la vue de la simple toile cirée.

Enfin, on sert au salon de la bière en bouteilles, que l'on vous charge de déboucher.

— Méfiez-vous, c'est un vrai champagne ! vous crie l'hôte.

Vous prenez contre le bouchon toutes les précautions usitées en pareil cas.

Mais il reste calme comme le Crédit mobilier.

Le maître vous en veut de l'insuccès de sa boisson.

Comme l'expérience est une belle chose, vous traitez le second bouchon avec plus d'insouciance et immédiatement un long jet de mousse vient embellir votre gilet.

Aussitôt votre hôte vous rend son affection et vous offre une de ses chemises — de nuit.

Vous comptiez, assis sur un bon fauteuil, attendre l'heure du dîner ; mais il faut encore se lever pour des personnes de la société qui, forcées de regagner Paris, veulent faire un dernier tour de jardin ; éternel moyen de se faire offrir un bouquet et un panier de cerises.

Un fâcheux vous entraîne l'écart pour vous détailler ses plans s'il était jamais chargé de diriger l'expédition du Mexique.

Vous rejoignez enfin la société dans une planche de pois verts, et, pour rentrer adroitement en scène, vous vous adressez au maître de la maison.

— Vrai légume ! votre voisin de campagne m'en a envoyé d'excellents il y a trois mois.

Il vous lance un regard furieux.

Un morne silence s'établit.

Avant votre arrivée, il venait de dire :

— Vous voyez bien ces pois là ? je les ai moi-même semés et soignés ; avant huit jours on les cueillera et je puis me vanter d'être le premier du département qui en mangera.

On finit par regagner la maison.

À six heures précises vous tournez un œil mourant vers la porte de la salle à manger.

Enfin elle s'ouvre.

Et la maîtresse de maison entre qui vous offre de faire un petit whist pour patienter.

Vous ignorez presque ce jeu.

On met à vous présenter la carte une insistance qui devient même une impolitesse.

Puis on vous conduit pour partenaire à une vieille dame qui commence par vous remercier de votre complaisance, mais qui, cinq minutes après, tambourine d'un doigt nerveux sur la table en murmurant :

— Quand on est aussi galette, on ne se met pas devant une table de jeu.

Dois-je insister sur votre repas ?

On vous sert toujours la même viande.

Le boucher du village, gêné dans ses paiements, ne tue jamais qu'un animal à la fois. — Son mouton mangé, il entame un bœuf.

Vous avez le tour du veau.

Mais le dîner se passe en écoutant l'hôte qui vous énumère les excellents plats qu'il aurait pu vous offrir, si le facteur, chargé des commissions pour Paris, n'avait pas été gris depuis seize mois.

Au sortir de table, vous passez au salon où, sur un guéridon, vingt tasses se pressent autour d'une cafetière à formes inconnues.

C'est le premier essai d'une nouvelle invention. — Le café est plus longtemps à se faire, vous dit-on, mais d'un goût bien supérieur.

La première particularité se trouve justifiée.

Car vous attendez 40 minutes.

Quant à la seconde... la cafetière éclate.

Il faut donc revenir au procédé ordinaire pour la préparation d'un nouveau café.

Mais les invités cœlibataires doivent s'en passer.

Car le temps les presse d'arpenter à pied les 13 kilomètres qui les séparent de la station du chemin de fer.

La voiture de la maison suffit à peine pour transporter les dames et leurs maris, qui partiront une heure et demie plus tard.

On leur servira du café nouveau pour les faire patienter.

À la fin, vous atteignez l'embarcadère.

On vous enferme soixante dans une salle garnie de sièges pour dix personnes.

Et vous montez enfin dans le convoi qui, pendant trois heures, a attendu à deux cents pas de la station la passage du train-express qui était en retard.

Aussi, le soir, rentré à domicile, vous jurez de ne jamais mettre les pieds dans toute maison dont on vous dira :

— On y rit comme des fous !

Et, l'année suivante, vous y retournerez.

Vous y présenterez même un intime qui, après mille services rendus, croyait pouvoir compter sur votre amitié.

JE ME VOYAIS AU MILIEU DE MA COURSE.

CANTIQUE POPULAIRE.

La mesure *Ad libitum*

Harmonisé par ERNEST GAGNON.

S IER COUPLET.

CHANT.

Je me voy - ais au mi - - lieu de ma course;

PIANO.

Dans la vi - - gueur de l'â - - ge le plus beau: Et je me meurs, mon mal

est sans res - sour - - ce; Je vais en - trer dans la nuit du tom - beau.

Sempre legato.

Pin. *f* *p* Dim. FIN.

A ce moment, mon âme est interdite ;
 Elle se trouble, elle frémit d'horreur.
 Trop courte vie ! ah ! faut-il que je quitte
 Tes faux plaisirs avec tant de douleur !

Oui, c'en est fait ; j'entends Dieu qui m'appelle :
 Il faut sortir du séjour des vivants ;
 En vain mon âme à ses ordres rebelle,
 Dans ce séjour veut rester plus longtemps.

Tel qu'un berger qui change de demeure,
 Qu'on voit plier sa tente en un instant ;
 Ainsi, je pars, voici ma dernière heure,
 Avant la nuit, le sépulcre m'attend.

VARIÉTÉS.

Un personnage—que nous ne nommerons pas—adressé au Rédacteur en chef de l'Ordre, à Montréal, un jeune homme chargé de la lettre suivante :

Cher monsieur,

“ Je vous recommande particulièrement M. Amédée, jeune écrivain de talent. Il a été attaché pendant trois ans à la rédaction d'un journal de campagne, et je vous engage vivement à lui confier vos FAITS-DIVERS.

“ Il tourne très gentiment les *infanticides*, il s'est fait remarquer dans la rédaction de *trésors trouvés dans les pots de fleurs*, et il n'a pas de rival pour les *imprudences de fumeur*.

“ On lui doit, en outre, de jolis alinéas sur les vieilles femmes écrasées et sur les chutes de couvreurs.

“ Il possède parfaitement le répertoire des *soins les plus pressants qui n'ont pu rappeler à la vie*. Il sait ajouter qu'on n'a plus relevé qu'un cadavre et qu'on ignore les causes de cet acte de désespoir, et—en cas d'incendie—il n'oublie jamais que les pompiers ont dépensé beaucoup de zèle et d'activité.

“ En un mot, c'est un jeune homme parfait, incapable d'imprimer les accidents ou les nouvelles qui ont servi de distraction aux Hébreux pendant leur captivité à Babylone.

“ Essayez et vous verrez !

“ Tout à vous,
“ X. ”

* * *

On parlait d'un directeur de théâtre dont l'économie est passé en proverbe.

— Je l'ai trouvé quelquefois fort obligeant, disait un des causeurs.

— Moi, reprit un autre, je lui avais emprunté un mouchoir, il m'a réclamé une paire de draps.

* * *

Chez tous les fabricants de pipes de luxe, on voit généralement à l'étalage de la montre un spécimen colossal, impossible, avec tout un monde sculpté en plein morceau. Cette pipe, d'un prix énorme, peut contenir 20 francs de tabac, et, en la voyant, on se demande si fumer un pareil fourneau ne rentre pas dans la catégorie des travaux forcés.

Un gamin, en contemplation devant celle exhibée à la vitre d'un marchand de la place de la Bourse, s'écriait devant moi :

— Oh ! qué pipe ! il n'y a que le guano capable de fumer ça !

Cette pipe me remet en mémoire une histoire bien jeune, car elle n'a pas été contée depuis vingt-cinq ans.

Quand le peintre de marine Tanneur, après un séjour de trois années en Russie, vint faire ses adieux au czar Nicolas, ce dernier comme souvenir, lui fit cadeau d'une monstrueuse pipe d'écume avec monture garnie de diamants.

Le foyer était de la taille d'un chapeau.

À la vue d'un pareil présent, du prix de trois mille écus, l'artiste resta pensif.

— À quoi songez-vous ? demanda l'empereur.

— Sire, je suis effrayé, répondit Tanneur : pour que l'écume puisse acquérir une saveur agréable, il faut

qu'un long usage lui ait donné cette teinte brune qui... que...

L'artiste chercha le terme convenable, mais, faute de mieux :

— Enfin, il faut qu'elle soit *culottée*, s'écria-t-il.

— Vous n'êtes donc pas fumeur ?

— Pardon, Sire, mais Votre Majesté ignore qu'il me faudra au moins dix ans pour parvenir à brunir une pareille épaisseur.

Après une courte réflexion, l'empereur demanda :

— Quand partez-vous ?

— Dans quinze jours.

— Votre pipe sera prête.

— C'est impossible.

— Je le veux, dit l'autocrate.

Soigneusement consue dans la peau du tablier d'un sapeur de la garde, la pipe fut portée dans le corps de garde du palais et attachée par une chaîne à la table.

Cet envoi était accompagné de l'ordre du jour suivant qui fut placardé sur le mur du poste :

Article 1^{er}.— Sous peine du knout, nul ne pourra fumer dans une autre pipe que celle déposée dans le poste.

Art. 2.— Tout soldat, descendant de faction, sera tenu de fumer pendant deux heures.

Art. 3.— Le service de nuit se fera sans interruption et l'officier de service veillera à l'exécution de cette ordonnance.

Art. 4.— Les malades seront envoyés à l'hôpital et immédiatement remplacés.

Art. 5.— Tout tonneau de tabac nécessaire sera délivré sur le reçu du chef de poste.

Pendant quinze jours et quinze nuits, les cosaques se relayèrent au tuyau dont le bec d'ambre avait été remplacé provisoirement par un bout en acier.

À la fin de la quinzaine la pipe était du plus beau noir.

Et sur le fermoir, l'empereur fit graver cette inscription :

Culottée en quinze jours !

NICOLAUS IMPERATOR

MYCCCXXXVIII.

* * *

— Un débiteur, écroué à Clichy, fait venir son créancier.

— J'ai un arrangement à vous proposer.

— Enfin, ce n'est pas malheureux ! mais pas de promesses, je veux de l'argent comptant !

— Vous vous payerez par vos mains.

— J'écoute, dit le créancier attendri.

— Vous m'avez fait incarcérer pour 2,000 francs ; or, je n'ai ni argent, ni avenir pour vous payer.

— Alors vous resterez ici vos cinq ans.

— Bravo ! Voici donc mon arrangement : vous consignez 15 francs par mois pour mes aliments ; 15 francs par mois pendant cinq ans donnent un total de 2,700 francs que vous avez à payer pour moi ; retenez les 2,000 francs que je vous dois, puis donnez-moi les 700 francs qui restent, et nous serons quittes.

C'est simple comme bonjour ; aussi le créancier a donné les 700 francs.